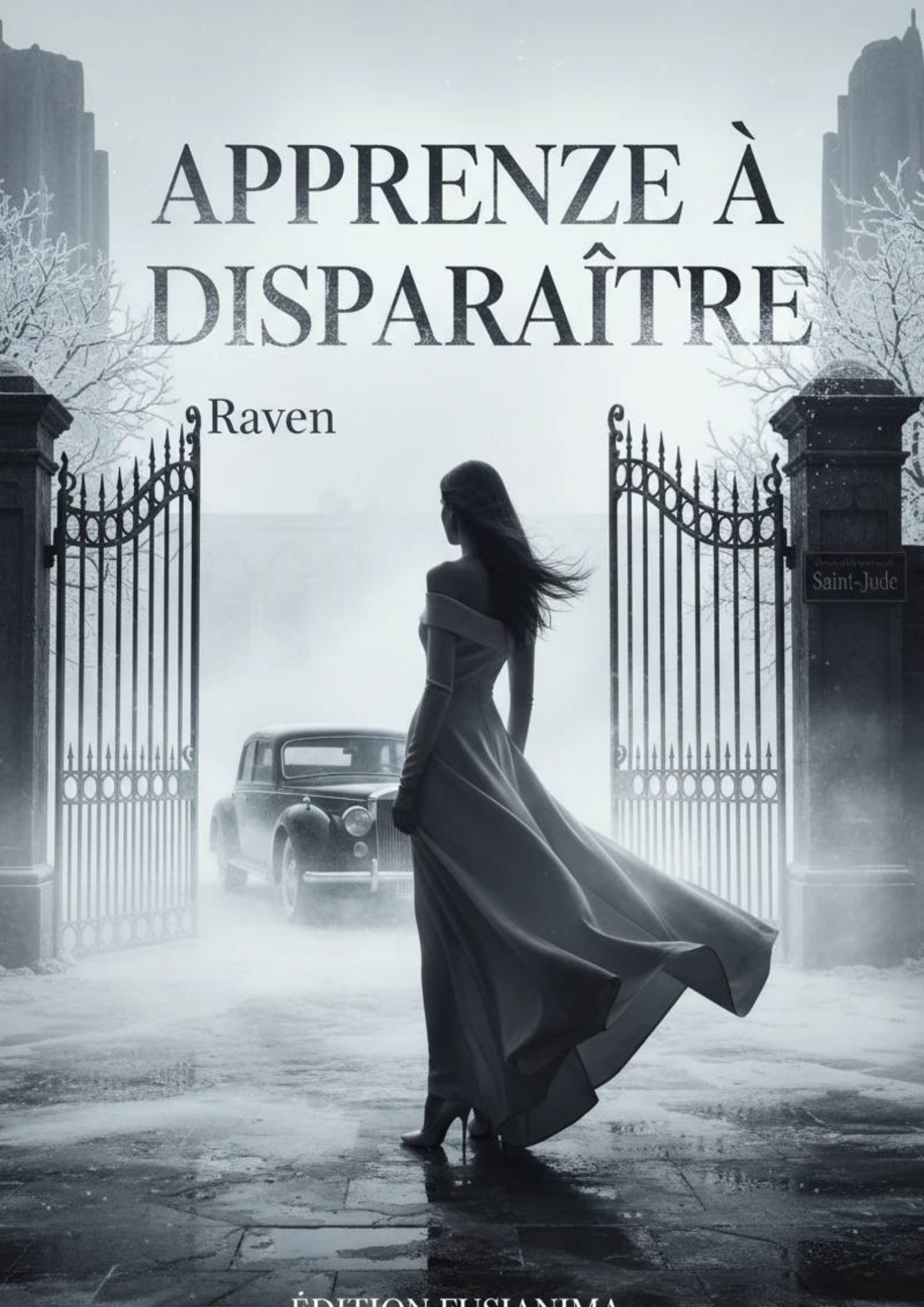


APPRENZE À DISPARAÎTRE

Raven



Éditions Saint-Jude

ÉDITION FUSIANIMA

Apprenez à Disparaître

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Incipit du Néant	4
Chapitre 2 : Le Salon des Murmures	9
Chapitre 3 : Le Testament Calligraphié	14
Chapitre 4 : La Crypte Numérique	20
Chapitre 5 : Le Venin de Vesper	27
Chapitre 6 : L'Érosion des Souvenirs	33
Chapitre 7 : Le Premier Spectre	38
Chapitre 8 : Mécanisme de Contre-Attaque	44
Chapitre 9 : Le Labyrinthe de Givre	49
Chapitre 10 : La Veille de l'Oblitération	54
Chapitre 11 : Le Grand Examen	59
Chapitre 12 : L'Apothéose du Néant	65
Chapitre 13 : La Transmutation	70

Chapitre 1

L'Incipit du Néant

Le froid de Saint-Jude n'était pas une simple chute de température, c'était une morsure méthodique, une dissection de la volonté par le gel. À mesure que le fer forgé des grilles se refermait derrière la vieille berline noire, Éloïse sentit l'air s'épaissir d'une odeur de naphthaline et de pierre humide. Les Alpes ne protégeaient pas l'institution ; elles l'étouffaient sous un linceul de brume grisâtre, comme si le monde extérieur avait renoncé à réclamer ce morceau de terre. Ses doigts, crispés sur la poignée de sa valise, étaient devenus d'un blanc de craie, les jointures saillantes, presque obscènes sous la peau fine.

L'entrée principale de la bâtisse ressemblait à une gueule ouverte. À l'intérieur, le silence n'était pas vide. Il était saturé de vibrations infimes : le craquement d'une boiserie dilatée par le chauffage poussé à l'extrême, le bourdonnement électrique d'une ampoule mourante, et ce sifflement, presque imperceptible, du vent s'engouffrant sous les lourdes tapisseries.

On ne l'accueillit pas. On l'attendait.

Le Salon des Murmures portait son nom comme une menace. Les murs étaient recouverts de velours cramoisi, si sombre qu'il paraissait imbibé de sang séché. Au centre, une table de chêne noir, dont la surface polie reflétait la lumière blafarde d'un lustre en cristal dont chaque pampille semblait une dent prête à tomber. Alistair Thorne était assis dans l'ombre, une silhouette découpée avec une précision chirurgicale contre le dossier d'un fauteuil à oreilles.

Il ne bougea pas quand elle entra. L'air dans la pièce sentait l'encre ferrugineuse et le tabac

froid, une odeur qui s'accrochait au fond de la gorge comme une fine couche de poussière. Thorne tenait un coupe-papier en argent. Il le faisait glisser entre ses doigts longs et secs, le métal produisant un petit *clic* régulier contre son ongle jauni.

— Posez votre nom à la porte, Éloïse, murmura-t-il. Sa voix était un froissement de parchemin, basse, dénuée de toute chaleur humaine. Ici, il n'est qu'une étiquette sur un produit périmé.

Éloïse sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates. Elle ne répondit pas. Elle observa la tache d'encre sur le pouce de Thorne, un résidu sombre qui semblait avoir pénétré les pores de sa peau pour ne plus jamais en ressortir. Son propre cœur frappait contre ses côtes, un rythme irrégulier, comme un animal piégé dans une boîte en fer-blanc.

— Regardez cette mouche, continua Thorne sans lever les yeux.

Sur le rebord de la fenêtre, un insecte agonisait, les pattes s'agitant frénétiquement contre la vitre givrée. Le bruit de ses ailes était un grincement minuscule, une plainte mécanique dans l'immensité du salon.

— Elle s'obstine à exister, dit Thorne en se penchant enfin vers la lumière. C'est sa plus grande erreur. Elle fait du bruit. Elle occupe l'espace. Elle laisse une trace de son passage sur le verre. L'excellence, Éloïse, ce n'est pas de briller. C'est de s'effacer si totalement que même le vide semble trop encombré par votre souvenir.

Il se leva. Il était plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, une structure osseuse drapée dans un costume de laine sombre qui semblait absorber la faible luminosité de la pièce. Il s'approcha d'elle, si près qu'elle put compter les minuscules capillaires éclatés dans ses yeux d'un bleu délavé, presque transparent. Il sentait le formol et la menthe poivrée.

— Vous avez effacé un homme, autrefois, n'est-ce pas ? Un petit travail d'amateur. Propre, mais sentimental. Ici, nous ne tuons pas les gens. Nous les désinventons. Nous démaillonnons le tissu de leur réalité jusqu'à ce qu'il ne reste que le néant.

Il tendit la main et, d'un geste d'une lenteur hypnotique, il effleura la joue d'Éloïse de la pointe de son coupe-papier. Le métal était brûlant de froid. Elle ne cilla pas, mais ses narines se dilatèrent, captant l'odeur de sa propre peur : une émanation acide, métallique.

— La première leçon commence par l'abandon de votre chair, décréta-t-il. Vous n'êtes pas ici pour apprendre, mais pour désapprendre votre identité. Chaque tic nerveux, chaque souvenir, chaque préférence alimentaire est une faille par laquelle l'ennemi peut vous saisir.

Il se détourna brusquement et marcha vers le bureau. Sur le parchemin étalé devant lui, une liste de noms était calligraphiée. Éloïse vit le sien. Il était écrit avec une telle précision qu'il semblait gravé dans la fibre même du papier. Thorne prit une plume, la trempa dans un encrier de cristal et, d'un trait horizontal, barra son nom. Le bruit de la plume grattant le papier fut comme un cri dans le silence de la pièce.

— Voilà, dit-il avec un sourire qui ne découvrait pas ses dents. Vous n'existez plus.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le précédent. Éloïse fixa la ligne noire qui recouvrait son identité. L'encre était encore humide, elle luisait comme une plaie ouverte. Dans les coins de la pièce, les ombres semblaient s'étirer, ramper vers ses pieds, prêtes à l'engloutir. Elle sentit ses propres mains trembler imperceptiblement. Pour masquer ce signe de faiblesse, elle enfonça ses ongles dans la paume de ses mains, cherchant la douleur pour s'ancrer dans une réalité qui semblait s'effiloche.

— Les six autres vous attendent au réfectoire, reprit Thorne sans se retourner. Ils sont déjà en train de s'entre-dévorer du regard, cherchant la moindre aspérité, le moindre

détail à briser. Allez-y. Et souvenez-vous : si on vous remarque, vous avez déjà échoué.

Éloïse tourna les talons. Le tapis étouffait le bruit de ses pas, lui donnant l'impression de flotter, de perdre son poids, sa substance. En sortant du salon, elle croisa son reflet dans un grand miroir piqué de taches noires. Son visage lui parut étranger, une surface de porcelaine fêlée, les yeux trop grands, trop vides. Elle s'arrêta un instant, fascinée par la pâleur de ses lèvres.

Soudain, un bruit sec retentit derrière elle.

Elle se retourna. Thorne avait écrasé la mouche avec son coupe-papier. Il observait la petite tache noire sur le bois précieux avec une curiosité presque tendre. Il ne leva pas les yeux vers elle, mais sa voix la rattrapa dans le couloir, glaciale :

— Vous avez hésité devant le miroir, Éloïse. La vanité est une signature. Ne vous regardez plus jamais. Le miroir est un témoin. Et à Saint-Jude, nous n'aimons pas les témoins.

Elle accéléra le pas, fuyant l'odeur de la mouche écrasée et le regard invisible du professeur qui semblait déjà lui peler la peau. Les couloirs de Saint-Jude s'étiraient devant elle, une succession de portes identiques, de cadres vides et de courants d'air qui murmuraient des noms oubliés. Elle sentait que l'architecture même de l'école se refermait sur elle, que les murs se rapprochaient, millimètre par millimètre, pour l'écraser dans une étreinte de pierre.

Arrivée devant la porte du réfectoire, elle s'arrêta. Elle pouvait entendre, de l'autre côté, le cliquetis métallique des couverts contre la porcelaine. Un bruit régulier, chirurgical, dépourvu de la moindre convivialité. Elle prit une inspiration lente, sentant l'air glacé brûler ses poumons. Elle n'était plus Éloïse Vane. Elle était un vide, une absence en marche, une ombre parmi les spectres.

Elle poussa la porte. Six paires d'yeux se fixèrent sur elle. Six regards qui ne cherchaient pas une camarade, mais une proie, une faille, un détail à arracher. La lumière crue des néons soulignait chaque imperfection de leurs visages : une cerne trop marquée, une lèvre gercée, un tic à la commissure des lèvres.

Elle s'assit à la seule place vacante, le bois de la chaise grinçant sous son poids. Personne ne parla. L'odeur de la soupe claire, une vapeur fade et aqueuse, monta vers elle. Elle regarda son assiette. Au fond du bouillon translucide, elle crut voir son propre testament se dessiner, les lettres noires flottant comme des algues mortes.

Elle ramassa sa cuillère. Le métal était froid, d'une froideur qui semblait vouloir lui aspirer la moelle des os. Elle ne mangea pas. Elle attendit, immobile, tandis que le temps se dilatait dans le silence oppressant de la salle, chaque seconde tombant comme un couperet sur sa nuque. Elle était entrée dans le séminaire de l'oblivion, et déjà, elle sentait que ses souvenirs commençaient à se dissoudre, ne laissant derrière eux qu'une faim dévorante et la certitude que, d'ici lundi, il ne resterait d'elle qu'une tache sur un parquet de chêne.

Chapitre 2

Le Salon des Murmures

L'air du salon des Murmures avait le goût du vieux papier et de la poussière électrisée, une atmosphère si dense qu'elle semblait s'attacher aux parois de la gorge à chaque inspiration. Éloïse suivit les six autres, ses pas étouffés par un tapis d'un rouge si sombre qu'il évoquait du sang séché depuis des décennies. Personne ne se retourna. Leurs dos formaient une muraille de laine grise et de soie noire, une procession de spectres appliqués à ne pas exister plus que nécessaire.

Dans le salon, les boiseries en chêne sombre montaient jusqu'au plafond, sculptées de visages grimaçants dont les orbites vides semblaient suivre chaque mouvement de la jeune femme. Une unique lampe à huile, posée sur une table basse aux pieds en griffes de rapace, jetait une lueur vacillante, découpant des ombres démesurées sur les murs.

Julian Vesper se détacha du groupe avec une grâce prédatrice. Il s'installa dans un fauteuil à oreilles, ses doigts longs et pâles tambourinant sur l'accoudoir en cuir craquelé. Le rythme était irrégulier, brisant le silence de manière chirurgicale. Il fixa Éloïse. Ses yeux n'étaient pas simplement sombres ; ils possédaient cette matité huileuse des eaux stagnantes.

— Vous avez une tache de sauce sur le menton, Éloïse, murmura-t-il. Juste là, à la commissure gauche. C'est... fascinant. Une telle petite négligence dans un lieu qui exige la perfection.

Éloïse sentit sa main se lever instinctivement, mais elle se figea à mi-chemin. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Elle ne sentait rien sur sa peau, mais le regard

de Julian était si insistant, si ancré dans ce point précis de son visage, qu'elle crut sentir la brûlure de la tache imaginaire. Elle percevait l'odeur de Julian : un mélange de menthe poivrée et de quelque chose de rance, comme une viande oubliée dans un tiroir.

— Ne la frottez pas, continua Julian, sa voix descendant d'un octave. Si vous la frottez, vous l'étalez. Vous ne faites qu'agrandir votre propre souillure. Regardez-vous. Vous occupez trop d'espace. Le bruit de votre respiration... on dirait une forge en plein hiver.

Les cinq autres étudiants s'étaient disposés en demi-cercle, tels des jurés silencieux. Il y avait Marcus, dont le tic nerveux faisait sauter sa paupière droite de manière métronomique ; Clara, qui triturait une mèche de ses cheveux jusqu'à en arracher les pointes ; et les trois autres, dont les noms semblaient déjà s'effacer de la mémoire d'Éloïse, leurs visages se fondant dans la pénombre. Ils ne la regardaient pas. Ils regardaient le vide qu'elle était censée devenir.

Julian se leva. Il s'approcha d'elle, franchissant cette limite invisible où l'air partagé devient une agression. Il tendit la main. Éloïse ne recula pas, bien que chaque fibre de son être lui hurlât de fuir. Il ne la toucha pas. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa joue.

— Vous sentez cela ? souffla-t-il. C'est le poids de mon attention. C'est une laisse. Tant que je vous regarde, vous m'appartenez. Vous êtes ma création, mon jouet, ma proie. Chaque pore de votre peau réagit à ma présence. Vous n'êtes pas Éloïse Vane. Vous êtes l'objet de mon dégoût.

Une goutte de sueur froide glissa le long de la colonne vertébrale d'Éloïse. Le silence dans la pièce était devenu si lourd qu'elle entendait le grincement des fibres du tapis sous ses chaussures. Puis, une voix s'éleva du fond de la pièce, une voix qui ne semblait pas provenir d'un corps, mais des murs eux-mêmes.

Le Professeur Thorne était là, debout près de la cheminée éteinte. Il n'était pas entré ; il s'était simplement manifesté. Ses vêtements étaient d'un noir si absolu qu'ils semblaient absorber la faible lumière de la pièce. Son visage, un réseau de rides fines comme des parchemins anciens, était d'une immobilité de marbre.

— Le premier mécanisme de survie, commença Thorne, sa voix grinçante comme une porte rouillée, n'est pas la lutte. Ce n'est pas la fuite. C'est l'effacement.

Il fit un pas en avant. Le tic de Marcus s'arrêta net. Clara lâcha ses cheveux.

— Regardez Monsieur Vesper, poursuivit Thorne. Il se repaît de votre existence, Mademoiselle Vane. Il se nourrit de votre réaction, de votre transpiration, de la dilatation de vos pupilles. Il existe parce qu'il vous domine. Et vous, vous existez parce que vous souffrez. C'est un lien vulgaire. Une chaîne de viande et de nerfs.

Thorne s'approcha d'une petite table où reposait un vase de cristal vide. Il le renversa d'un geste lent. Le bruit du verre se brisant sur le parquet fut une détonation dans le silence.

— Pour survivre à Saint-Jude, vous devez apprendre à cesser d'exister pour le regard de l'autre. Si Julian ne peut pas trouver de prise sur votre âme, il s'épuisera. Si vous n'êtes rien, on ne peut pas vous briser. On ne brise pas le vide. On ne poignarde pas l'ombre.

Il tourna son regard vers Julian.

— Monsieur Vesper, de quelle couleur sont les yeux de Mademoiselle Vane ?

Julian sourit, un étirement de lèvres sans joie.

— Gris orage, Monsieur. Avec une fêlure ambrée dans l'iris droit.

— Faux, trancha Thorne. Ils sont l'absence de couleur. Ils sont le reflet de votre propre arrogance. Si vous voyez une couleur, c'est que vous n'avez pas encore compris la leçon. Elle est encore trop présente. Elle est encore trop... vivante.

Thorne se tourna vers Éloïse. Ses yeux à lui étaient des puits sans fond, des abîmes où aucune lumière ne pouvait survivre.

— Le Grand Examen du lundi n'évaluera pas votre mémoire, Mademoiselle Vane. Il évaluera votre capacité à disparaître alors que vous êtes encore debout dans cette pièce. Si je peux encore sentir votre chaleur, si je peux encore entendre le sang cogner contre vos tempes, vous aurez échoué. Et à Saint-Jude, l'échec n'est pas une note. C'est une rature définitive.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle put voir les minuscules squames de peau morte sur son col. L'odeur de Thorne était celle du formol et des fleurs séchées.

— Devenez le silence, chuchota-t-il à son oreille. Devenez la tache sur le mur que l'on finit par ne plus voir. Soyez l'oubli avant même d'être partie.

Julian s'esclaffa, un son sec, comme du bois mort qui casse.

— Elle ne peut pas, Monsieur. Elle a trop d'ambition. Ça luit sous sa peau comme une infection. On peut l'extraire, si vous voulez. Je peux m'en charger.

Il sortit de sa poche un petit canif en argent, dont il fit jouer la lame avec une lenteur obscène. Le clic de l'acier résonna contre les boiseries. Éloïse sentit l'air se raréfier. Sa vue se brouilla sur les bords. Les visages des autres étudiants semblaient s'étirer, se déformer, devenant des masques de cire fondue sous l'effet de la chaleur oppressante de la pièce.

— Le premier exercice commence maintenant, déclara Thorne en reculant dans

l'ombre. Vous resterez dans ce salon jusqu'à l'aube. Celui qui sera remarqué, celui qui fera un bruit, celui qui laissera son existence trahir sa présence, sera celui que nous effacerons demain.

La lampe à huile vacilla et s'éteignit, plongeant le salon dans une obscurité poisseuse. Éloïse ne voyait plus rien, mais elle sentait la présence de Julian, à quelques centimètres d'elle. Elle entendait sa respiration, régulière, victorieuse. Elle sentait le froid du canif, ou peut-être n'était-ce que son imagination, frôler le revers de sa manche.

Elle ferma les yeux. Elle essaya de ralentir son cœur, de transformer chaque battement en un écho lointain, de se fondre dans le bois du sol, de devenir la poussière qui danse dans l'air. Mais l'odeur de la menthe poivrée était là, collée à son visage, et dans le noir, elle entendit un murmure, si bas qu'il aurait pu être le frottement de ses propres cils contre sa peau.

— Je te vois encore, Éloïse. Je sens ton odeur de peur. Tu es une tache. Et je vais te nettoyer.

Chapitre 3

Le Testament Calligraphié

L'aube à Saint-Jude n'apporte aucune lumière, seulement une dilution de l'obscurité en un gris sale, la couleur d'une eau de vaisselle oubliée. Éloïse était restée immobile sur son lit, les muscles de sa mâchoire si contractés qu'une douleur sourde irradiait jusque dans ses tempes. Elle n'avait pas dormi. Le murmure de Julian — *Je vais te nettoyer* — tournait en boucle derrière ses paupières, une petite musique mécanique, grinçante, comme une boîte à musique dont le ressort serait sur le point de rompre.

Une mouche, miraculeusement survivante de la première gelée, s'écrasait mollement contre la vitre givrée. *Poc. Poc. Poc.* Un bruit de crâne minuscule frappant l'invincible. Éloïse fixait l'insecte, observant ses pattes filiformes s'agiter dans un spasme désespéré. Elle sentit une goutte de sueur froide glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, traçant un sillage de glace sur sa peau moite.

Ses doigts, tachés d'une encre noire qui refusait de partir malgré ses frottements frénétiques au lavabo, tremblèrent lorsqu'elle tendit le bras vers sa table de chevet. Là, posé avec une précision chirurgicale, l'exemplaire de *L'Art de la Guerre* de Sun Tzu l'attendait. La couverture en cuir sombre semblait avoir absorbé toute la froideur de la pièce.

Elle ouvrit l'ouvrage. Le papier craqua, un bruit de fracture osseuse dans le silence sépulcral de la chambre.

Un feuillet s'en échappa et glissa sur ses genoux. Ce n'était pas le papier jauni de l'édition originale. C'était un vélin épais, d'un blanc de craie, dont l'odeur de cire et d'ozone lui monta immédiatement aux narines, lui soulevant le cœur.

Ses yeux se fixèrent sur la première ligne. Son souffle s'arrêta net, bloqué dans sa gorge comme un gravier.

Ceci est mon testament.

L'écriture était la sienne. Ce n'était pas une imitation grossière. C'était sa calligraphie exacte : le "E" initial légèrement trop grand, le jambage du "l" qui hésitait avant de monter, la barre du "t" toujours un peu trop basse, barrant le mot comme une cicatrice. Elle reconnaissait même la pression de la plume, cette façon qu'elle avait de creuser le papier sur les finales.

Moi, Éloïse Vane, saine de corps et d'esprit, dispose ici de ce qui restera de mon passage après le lundi 14 novembre.

Lundi. Nous étions jeudi.

Elle sentit une pulsation brutale dans ses oreilles, un tambour de guerre étouffé par des couches de coton. Le monde autour d'elle se mit à tanguer. Les murs de la petite cellule de Saint-Jude semblèrent se rapprocher, les boiseries sombres exsudant une odeur de résine et de renfermé, l'odeur d'un cercueil que l'on vient de refermer.

Elle continua la lecture, ses yeux dévorant les lignes avec une fascination hideuse. Le texte énumérait ses possessions avec une précision maniaque, presque obscène. Son premier carnet de croquis, caché sous une latte lâche de son appartement à Londres — comment Thorne pouvait-il savoir pour la latte lâche ? — sa bague en argent bon marché, celle qu'elle avait jetée dans la Tamise trois ans auparavant et qui, selon le texte, devait être "rendue à la vase".

Puis, le ton changea. La liste devint biologique.

À l'institution de Saint-Jude, je lègue mes silences. Au Professeur Thorne, je donne l'architecture de mes peurs, afin qu'il les cultive dans son jardin d'ombres. À Julian, je laisse la trace de mes doigts sur les verres qu'il polira, pour qu'il n'oublie jamais la texture de ce qu'il a effacé.

Une quinte de toux sèche la secoua. Elle referma le livre, mais le testament resta là, sur ses cuisses, vivant, vibrant d'une intention maligne. La date en bas de page brillait d'une encre encore fraîche, une tache de sang séché qui n'avait pas tout à fait fini de coaguler.

Elle se leva brusquement. Sa chaise racla le plancher avec un cri strident qui lui fit l'effet d'un rasoir sur ses nerfs. Elle se précipita vers le miroir piqué de rouille au-dessus de la commode.

Le visage qui lui fit face n'était déjà plus tout à fait le sien. Ses yeux gris, d'habitude si perçants, semblaient se décolorer, se fondre dans le blanc de la sclérotique. Ses pommettes saillaient sous une peau devenue translucide, laissant deviner le réseau bleuâtre de ses veines, comme une carte de routes menant nulle part.

Elle posa ses mains sur le tain froid. Elle voulait vérifier qu'elle était encore solide. Mais ses doigts semblaient s'enfoncer légèrement dans la surface, comme si la frontière entre la chair et le reflet commençait à s'éroder.

Un bruit de pas résonna dans le couloir. *Clac. Clac. Clac.* Régulier. Lourd. Les semelles de cuir de Thorne.

Éloïse se figea, le testament froissé dans son poing. Elle entendit le professeur s'arrêter devant sa porte. Il ne frappa pas. Il n'en avait pas besoin. Elle pouvait sentir son souffle de l'autre côté du bois, une émanation de tabac froid et de vieux parchemins.

— L'absence, Éloïse, murmura la voix de l'autre côté, n'est pas un vide. C'est une forme supérieure de présence. Apprenez à ne plus occuper l'espace.

Elle ne répondit pas. Elle ne pouvait pas. Sa langue semblait collée à son palais par une substance visqueuse. Elle fixa la poignée de la porte. Elle ne tourna pas. Thorne ne cherchait pas à entrer ; il vérifiait simplement que le processus de décomposition identitaire suivait son cours.

Elle entendit ses pas s'éloigner, mais ils ne diminuèrent pas en intensité. Ils semblaient au contraire se multiplier, résonnant dans chaque pierre de l'abbaye, comme si le bâtiment lui-même marchait.

Éloïse retourna au testament. Elle le déplia soigneusement, lissant les plis avec une tendresse de démente. En bas de la page, sous sa signature parfaite, il y avait un post-scriptum qu'elle n'avait pas vu.

NB : Le nettoyage commence par les souvenirs. Si vous ne vous rappelez plus la couleur des yeux de votre mère d'ici ce soir, c'est que vous progressez.

Éloïse ferma les yeux. Elle chercha l'image de sa mère. Elle vit une silhouette, une forme floue sous la pluie d'un quai de gare. Elle chercha le visage. Elle ne trouva qu'une surface lisse, sans traits, un masque de cire ayant fondu sous une chaleur trop vive. Elle chercha la couleur des yeux. Bleu ? Vert ? Marron ?

Rien. Juste un gris identique à celui qui coulait derrière sa fenêtre.

Une panique froide, liquide, commença à monter dans sa poitrine, submergeant ses poumons. Elle se précipita vers son sac, fouilla dedans à la recherche de son téléphone, de ses papiers, de n'importe quoi qui attesterait de sa réalité.

Le téléphone était là. Elle pressa le bouton d'allumage. L'écran resta noir. Elle insista,

ses ongles griffant le verre. Rien. Elle l'ouvrit. La batterie avait été retirée, mais ce n'était pas tout : les circuits internes avaient été rongés par un acide, transformant l'électronique en une bouillie noirâtre et malodorante.

Elle ouvrit son portefeuille. Ses cartes d'identité, son permis de conduire, ses photos de famille.

Tous les visages avaient disparu. Les noms avaient été grattés avec une lame fine, ne laissant que des trous oblongs dans le plastique et le papier. Elle n'était plus qu'une collection de rectangles vides.

Elle se laissa tomber au sol, le dos contre le bois glacé. Ses doigts rencontrèrent une aspérité sous le lit. Elle tâtonna, son cœur battant un rythme erratique contre ses côtes. Elle ramena l'objet à la lumière.

C'était une petite dent de lait, jaunie, avec un reste de racine séchée.

Elle se souvint de la clause du testament. *Une dent de quand elle avait six ans.*

Elle porta la dent à sa bouche. Elle sentit le goût de la vieille terre et du fer. Elle se rendit compte alors, avec une clarté terrifiante, que ce n'était pas son testament qu'elle tenait. C'était son inventaire. Thorne n'attendait pas sa mort physique. Il l'avait déjà entamée. Il était en train de la démonter, pièce par pièce, souvenir par souvenir, pour voir ce qu'il resterait d'elle quand il n'y aurait plus rien à effacer.

Dehors, la mouche avait cessé de battre contre la vitre. Elle était collée au givre, les ailes immobiles, une petite tache noire dans l'immensité du gris.

Éloïse prit son stylo. Sa main ne tremblait plus. Une résolution toxique s'infusait dans son sang. Si elle devait disparaître, elle ne le ferait pas seule. Elle griffonna un nom en bas du testament, sous le sien, dans une écriture qui ne ressemblait plus à rien

d'humain.

Julian.

Elle appuya si fort que la pointe de la plume transperça le vélin, laissant une déchirure béante comme une bouche qui hurle. Elle sentit alors, pour la première fois depuis son arrivée à Saint-Jude, une chaleur malsaine l'envahir. Elle n'était plus une proie. Elle était l'encre qui allait tacher le monde avant de s'évaporer.

Chapitre 4

La Crypte Numérique

La lumière n'était pas bleue ; elle était une ecchymose électrique qui s'étalait sur les murs de béton brut de la crypte. Dans cette cave aveugle, située sous les fondations de Saint-Jude, l'air avait le goût de l'ozone et de la poussière brûlée par les processeurs. Sept terminaux, disposés en un cercle parfait, projetaient leurs lueurs froides sur les visages des étudiants, transformant leurs traits en masques de porcelaine translucide. Sous cette clarté artificielle, les veines sur les tempes de Julian ressemblaient à des racines noires cherchant à s'extirper de son crâne.

Le silence n'était troublé que par le ronronnement monacal des ventilateurs et le clic-clic erratique des souris, un bruit de scarabées s'entre-dévorant dans l'obscurité. Thorne se tenait au centre du cercle, immobile, une silhouette d'encre découpée dans le halo des écrans. Il ne surveillait pas leur travail ; il humait l'air, comme s'il pouvait détecter l'odeur de la culpabilité qui commençait à perler sur les fronts.

— Le premier stade de l'oubli est la dématérialisation, murmura Thorne. Sa voix semblait glisser sur le sol humide. Si vous ne pouvez pas prouver qu'une chose a existé, elle n'a jamais eu lieu. L'histoire est une pâte à modeler que nous allons dessécher.

Éloïse sentit le froid du fauteuil ergonomique mordre ses cuisses à travers son pantalon fin. Ses doigts, engourdis par la température glaciale de la pièce, planaient au-dessus du clavier. Sur son moniteur, un dossier intitulé « Cible 07 » attendait son premier clic. Elle jeta un coup d'œil à sa droite. Julian tapait frénétiquement, un rictus étirant sa lèvre supérieure, laissant apparaître une gencive pâle et exsangue. Il effaçait des vies avec la gourmandise d'un enfant qui écrase des fourmis.

Elle double-cliqua.

Le premier fichier qui s'ouvrit fut une photographie. Une image granuleuse, prise de loin, dans un parc public. Une jeune femme y riait, un gobelet de café à la main, ses cheveux châtain s'éparpillant sous l'effet d'une brise printanière. Éloïse sentit une décharge électrique remonter le long de sa colonne vertébrale. Elle reconnut le manteau. Elle reconnut la cicatrice imperceptible sur le lobe de l'oreille gauche, souvenir d'une boucle d'oreille arrachée dans une cour d'école.

C'était elle. Il y a trois ans, à Lyon. Une version d'elle-même qui n'avait pas encore appris à marcher dans les ombres.

Ses poumons se contractèrent, refusant l'air vicié de la crypte. Elle fixa le curseur, une petite flèche blanche qui oscillait comme le scalpel d'un chirurgien au-dessus d'une plaie ouverte.

— Extraction des métadonnées, ordonna la voix de Thorne derrière elle.

Éloïse obéit par réflexe. Ses doigts s'activèrent sur les touches, un ballet mécanique qu'elle avait répété durant les cours théoriques. Elle vit défiler ses propres relevés bancaires, les traces de ses achats les plus insignifiants : un ticket de bus, un tube de rouge à lèvres acheté un soir de déprime, le paiement mensuel de son petit studio mansardé. Chaque ligne était une fibre de son existence, un nerf qu'elle sectionnait avec une précision clinique.

Elle cliqua sur « Supprimer ».

Une barre de progression apparut, se remplissant lentement d'un vert toxique. À chaque centimètre gagné, Éloïse avait l'impression qu'une couche de sa propre peau s'évaporait. Elle n'était plus Éloïse Vane, l'étudiante boursière ; elle était une suite de

zéros et de uns que l'on recodait pour signifier le néant.

L'odeur dans la pièce changea. Ce n'était plus seulement l'ozone, mais une senteur de sueur aigre et de métal froid. Julian, à côté d'elle, laissa échapper un petit rire étouffé, un son sec comme une branche qui casse. Il se tourna vers elle, ses yeux reflétant le code qui défilait sur son propre écran. Un reflet bleuâtre dans ses pupilles lui donnait l'air d'un automate possédé.

— Tu sens ça, Éloïse ? chuchota-t-il sans cesser de taper. C'est le poids qu'on retire. On devient légers. Si légers qu'on pourrait s'envoler.

Elle ne répondit pas. Elle était occupée à fouiller les archives de ses réseaux sociaux. Des messages privés, des confidences envoyées à des amis qu'elle n'avait plus, des photos de vacances où elle souriait à un objectif oublié. Elle sélectionna tout. Le bouton « Delete » brillait comme une issue de secours. Elle appuya.

Voulez-vous supprimer définitivement ces éléments ?

La question posée par l'ordinateur semblait résonner dans les parois de son crâne. Un tic nerveux fit tressaillir sa paupière gauche. Elle sentit une goutte de sueur froide couler entre ses omoplates. Si elle cliquait, elle ne se contenterait pas de nettoyer son passé ; elle validerait le testament qu'elle avait signé à l'étage. Elle orchestrerait sa propre disparition avant même que Thorne n'ait besoin de lever le petit doigt.

Elle jeta un regard furtif sur l'écran de Julian. Il travaillait sur une cible différente, un homme d'une cinquantaine d'années, probablement un ancien professeur. Julian était en train de réécrire l'historique médical de l'homme, injectant des diagnostics de démence précoce dans des dossiers officiels. Le sadisme de son camarade était palpable, une vibration malsaine qui faisait grésiller l'air entre leurs deux postes.

Éloïse revint à son propre écran. Elle ouvrit le dossier « Correspondances ».

Un mail s'afficha. C'était un brouillon qu'elle n'avait jamais envoyé, adressé à sa mère, deux mois avant d'entrer à Saint-Jude. *« Maman, j'ai peur de ce que je deviens ici. Le silence est trop lourd. »*

Ses doigts se figèrent. La petite phrase semblait hurler dans la lumière bleue. C'était la dernière preuve d'une émotion authentique, un vestige d'humanité dans cette morgue numérique. Elle vit l'ombre de Thorne s'allonger sur son clavier. Le professeur s'était arrêté derrière elle. Elle ne pouvait pas le voir, mais elle sentait la chaleur sèche de son corps, l'odeur de vieux papier et de cire qui émanait de ses vêtements.

— Vous hésitez, Éloïse, murmura-t-il à son oreille. Sa respiration était un souffle de givre contre son cou. Vous tenez à cette petite parcelle de faiblesse. Vous pensez que ce message vous définit. Mais regardez bien.

Il tendit une main gantée de cuir noir et effleura le bord de l'écran.

— Ce ne sont que des impulsions électriques. Une illusion de sentiment piégée dans du silicium. Libérez-vous. Devenez l'absence.

Éloïse sentit une nausée monter, un goût de bile et de cuivre. Elle voyait son reflet dans la dalle de verre : son visage était déformé, ses yeux creusés par les ombres, sa bouche n'était plus qu'un trait sombre. Elle comprit alors que Thorne ne voulait pas seulement qu'elle efface son passé. Il voulait qu'elle savoure l'acte de s'autodétruire. Il voulait qu'elle devienne l'architecte de son propre vide.

Elle cliqua sur « Valider ».

Le mail disparut. Le dossier « Correspondances » devint vide. *0 fichier trouvé.*

Une sensation de vertige l'envahit, comme si le sol s'était dérobé sous ses pieds. Son cœur battait un rythme erratique, une course désespérée contre un ennemi invisible. Elle continua, plus vite maintenant, mue par une frénésie destructrice. Elle effaça ses diplômes, ses certificats de naissance, ses traces de vaccination, ses amendes de stationnement. Elle démantela l'échafaudage de sa vie civile, pièce par pièce.

Le silence dans la crypte s'épaissit, devenant presque solide. Les autres étudiants avaient fini. Ils la regardaient, leurs visages baignés de bleu, des spectres silencieux attendant la fin du sacrifice. Julian la fixait avec une intensité dérangeante, faisant rouler un stylo entre ses doigts fins, le cliquetis du plastique contre l'ongle marquant les secondes.

Il ne restait plus qu'un fichier. Un enregistrement audio.

Éloïse mit son casque. Elle entendit un souffle, puis une voix. Sa propre voix, enregistrée lors de son entretien d'admission. *« Je veux apprendre à ne plus être une victime. Je veux disparaître pour ne plus jamais souffrir. »*

Elle fixa le bouton de suppression. Sa main tremblait si fort que la souris cognait contre le tapis en plastique. Elle ne voyait plus les chiffres, plus les noms. Juste cette petite tache noire sur l'écran, comme la mouche morte sur la vitre de sa chambre. Elle était cette mouche. Elle s'écrasait volontairement contre le verre.

Elle cliqua.

Le silence qui suivit dans le casque fut plus terrifiant qu'un cri. C'était un silence absolu, un vide sidéral où plus rien ne pouvait pousser.

Thorne posa une main sur son épaule. Le cuir du gant grinça, un bruit de peau morte que l'on étire.

— Bienvenue parmi nous, Éloïse, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion. Vous n'êtes plus rien. Et parce que vous n'êtes plus rien, vous pouvez tout être.

Elle retira son casque. Ses oreilles sifflaient. En regardant son moniteur, elle ne vit plus son reflet. La lumière bleue était si intense, si uniforme, qu'elle semblait avoir dévoré ses traits. Elle n'était plus qu'une silhouette sans visage, une tache d'ombre dans une mer de photons glacés.

Julian se leva, ses articulations craquant dans le calme de la crypte. Il s'approcha d'elle et se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux étaient injectés de sang, les petits vaisseaux éclatés formant une carte de douleur.

— C'est fait, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Tu as senti le clic dans ta poitrine ?

Éloïse ne répondit pas. Elle se leva à son tour, ses mouvements lents, calculés. Elle se sentait étrangement légère, mais c'était la légèreté d'un membre amputé que le cerveau croit encore sentir. Elle regarda ses mains sous la lumière bleue. Elles paraissaient grises, déjà en train de se dissoudre dans l'air saturé d'ozone de la cave.

Thorne se dirigea vers la sortie, sa longue silhouette glissant sur le béton.

— Le Grand Examen approche, dit-il sans se retourner. Lundi, vous devrez prouver que vous pouvez habiter ce vide sans sombrer. Éloïse, restez. Julian, sortez avec les autres.

Julian jeta un regard venimeux à Éloïse, un éclair de jalousie pure traversant son regard de prédateur, avant de suivre le groupe. La porte blindée se referma dans un fracas métallique qui fit vibrer les os d'Éloïse.

Elle resta seule avec Thorne dans la lumière bleue. Le professeur retourna à son terminal et tapa quelques commandes. Sur l'écran géant qui surplombait la pièce, une

nouvelle liste apparut.

C'était une liste de noms. Des noms qu'Éloïse ne connaissait pas, à l'exception d'un seul, tout en bas, écrit en lettres rouges qui semblaient saigner sur le fond azur.

Julian.

— Vous avez écrit son nom sur votre testament, Éloïse, dit Thorne sans la quitter des yeux. À Saint-Jude, on ne fait pas de promesses en l'air. Si vous voulez survivre à votre propre disparition, vous devez apprendre à faire disparaître ceux qui vous regardent. Car tant qu'il y a un témoin, le crime n'est pas consommé.

Il lui tendit une petite clé USB, froide comme un glaçon.

— Voici Julian. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il cache. Dimanche soir, il ne devra plus rester de lui qu'une rumeur désagréable. Si vous échouez, c'est lui qui terminera ce que vous avez commencé ce soir.

Éloïse prit la clé. Le métal lui brûla la paume. Elle ne ressentait plus de peur, juste une froideur chirurgicale qui s'installait dans ses veines, remplaçant son sang par de l'encre noire. Elle fixa la porte par laquelle Julian était sorti. Elle pouvait encore entendre le bruit de ses pas dans le couloir, un écho qui s'amenuisait, déjà en train de s'effacer.

Elle serra la clé dans son poing. La douleur était la seule chose qui lui prouvait qu'elle n'était pas encore tout à fait un spectre.

Chapitre 5

Le Venin de Vesper

Le carrelage de la cafétéria de Saint-Jude possédait cette blancheur de craie, une teinte de calcaire broyé qui semblait vouloir absorber la lumière plutôt que la refléter. Ce matin-là, le silence n'était pas tombé d'un coup ; il s'était infiltré par les interstices des fenêtres mal jointées, rampant sur les nappes de lin comme une vapeur lourde et incolore. Éloïse sentit la pression de l'air changer avant même de franchir le seuil.

À la table centrale, Julian épluchait une clémentine. Ses doigts longs, aux ongles coupés si court qu'ils en saignaient presque aux commissures, s'enfonçaient dans la peau orangée avec une précision chirurgicale. L'odeur d'agrumes, acide et violente, flottait dans l'air froid, masquant à peine l'effluve habituel de cire à parquet et de renfermé. Autour de lui, les cinq autres étudiants formaient un cercle serré, une phalange de dos voûtés et de nuques raides.

Éloïse fit un pas. Le grincement de sa semelle de cuir sur le sol fut un coup de feu dans une cathédrale. Marcus, qui d'ordinaire l'accueillait avec un hochement de tête complice, ne leva pas les yeux de son bol de porridge. Il remuait la bouillie grise avec une régularité de métronome, le métal de sa cuillère râpant le fond du grès dans un crissement qui vrillait les dents.

— Bonjour, murmura Éloïse.

Le mot mourut à quelques centimètres de ses lèvres, étouffé par la densité de l'indifférence. Personne ne répondit. Julian détacha un quartier de fruit, retira méticuleusement chaque filament blanc, puis le porta à sa bouche. Ses yeux, d'un bleu

délavé comme une vieille photographie restée trop longtemps au soleil, se fixèrent sur un point situé précisément dix centimètres derrière l'épaule d'Éloïse. Il mâchait lentement. On entendait le craquement des membranes sous ses molaires.

Elle s'approcha de la table, cherchant une place, un interstice où glisser son existence. Clara, qui partageait avec elle ses notes d'histoire de l'art depuis trois mois, décala son coude pour occuper l'espace vide, un mouvement fluide, presque inconscient, comme on repousse un insecte gênant.

— Clara ?

La jeune fille ne tressaillit même pas. Elle se tourna vers Julian, un sourire figé aux lèvres, les pupilles dilatées par une fascination qui ressemblait à de la terreur.

— Tu disais, Julian ? Pour la fuite de données ? demanda Clara. Sa voix était trop haute, trop claire.

Julian avala, sa pomme d'Adam glissant sous la peau fine de son cou comme un petit animal captif.

— Ce n'est pas une rumeur, dit-il, la voix onctueuse, chargée de ce venin que Thorne affectionnait tant. Certains ici portent des cadavres dans leurs bagages. Des dossiers qui ne demandent qu'à être ouverts. On ne peut pas construire une élite sur des fondations pourries par la trahison. L'odeur finit toujours par remonter.

Il ne la regardait toujours pas, mais Éloïse sentit le froid de la clé USB dans sa poche, ce rectangle de métal qui lui brûlait la cuisse. Il savait. Ou il avait anticipé. Le poison s'était déjà répandu pendant qu'elle dormait.

Elle tenta de s'asseoir au bout du banc, mais la place semblait s'être rétractée. Elle perçut une tache d'encre sur la main de Marcus, une petite tache noire en forme de

tique qui semblait pulser au rythme de son cœur. L'obsession du détail la frappa : le tic nerveux de la paupière de Clara, le sifflement de la respiration de Julian, le battement d'une mouche contre la vitre haute, un bourdonnement désespéré et sec.

Éloïse posa ses mains sur la table. Le bois était glacé.

— De quoi parles-tu, Julian ? Regarde-moi.

Le silence qui suivit fut plus tranchant qu'une lame de rasoir. Julian posa les restes de sa clémentine sur la table. La peau du fruit, déchiquetée, ressemblait à une carcasse écorchée. Il se tourna vers Marcus.

— Vous n'entendez pas ce courant d'air ? Il y a une déperdition d'énergie dans cette pièce. C'est épuisant.

Marcus acquiesça, les yeux vides.

— Comme un vide, confirma-t-il. Une absence qui prend trop de place.

Éloïse sentit une nausée acide lui monter à la gorge. Ce n'était pas de la moquerie. C'était une exécution. Ils étaient en train de pratiquer l'oblitération, l'exercice de base du séminaire de Thorne, mais appliqué à la chair, à l'instant présent. Pour eux, à cet instant précis, la chaise n'était pas occupée. Les vibrations de sa voix n'étaient que des parasites sonores, un bruit de fond qu'on apprend à ignorer comme le craquement d'une charpente.

Elle se leva brusquement, renversant presque son verre d'eau. Personne ne sursauta. Personne ne rangea ses jambes pour la laisser passer. Elle dut enjamber le banc, frôlant le manteau de laine de Clara. La sensation fut celle de toucher une pierre froide. Clara ne bougea pas d'un millimètre, continuant de fixer Julian avec une dévotion de automate.

Éloïse s'enfuit vers les couloirs de l'aile Est, là où les portraits des anciens directeurs semblaient la suivre de leurs regards de vernis craquelé. Ses pas résonnaient avec une force démesurée, un martèlement qui lui vrillait le crâne. Elle avait besoin d'un témoin. Quelqu'un qui ne soit pas dans le séminaire.

Elle croisa le vieux concierge, un homme dont la peau ressemblait à du parchemin trop mouillé. Il passait une serpillière grise sur le sol déjà propre.

— Monsieur ? Monsieur, s'il vous plaît !

L'homme continua son mouvement de va-et-vient, le bruit de la frange mouillée sur le marbre faisant un son de succion écœurant. *Schlapp. Schlapp.* Il passa la serpillière sur les chaussures d'Éloïse, comme s'il s'agissait d'une simple irrégularité du sol. Elle sentit l'eau sale et tiède imbiber ses chaussettes. Il ne leva pas la tête. Sa respiration était un sifflement de soufflet percé.

Elle recula, le souffle court, ses poumons refusant d'absorber cet air saturé de mépris. Elle se réfugia dans la bibliothèque, cherchant l'odeur rassurante du vieux papier et de la colle de reliure. Mais même ici, l'atmosphère avait changé. Les rayons semblaient s'être resserrés, les livres formant une muraille de titres illisibles.

Elle s'effondra à une table de travail, ses mains tremblantes s'agrippant au bois. Elle sortit la clé USB. Son seul ancrage. Sa seule arme. Elle l'inséra dans l'ordinateur de la salle commune, les doigts moites glissant sur le plastique.

L'écran s'alluma dans un bourdonnement électrique agressif.

Utilisateur non reconnu.

Elle tapa son code.

Accès refusé.

Elle recommença, plus vite, ses ongles claquant sur le clavier comme des griffes de rongeur.

Erreur 404 : Identité introuvable.

Le venin de Julian n'était pas seulement social. C'était un effacement systémique. Elle regarda ses propres mains. À la lueur blafarde de l'écran, elles lui parurent translucides, les veines bleues dessinant une carte de territoires perdus. Elle sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale, lente, glacée, comme une araignée qui explore une proie immobile.

Soudain, une ombre s'étira sur la table. Thorne.

Il était là, debout près de la verrière, la silhouette découpée par la lumière grise de l'hiver alpin. Il tenait une montre à gousset, le tic-tac du mécanisme remplissant l'espace entre deux battements de cœur d'Éloïse.

— Le silence est une leçon difficile, n'est-ce pas, Mademoiselle Vane ?

Sa voix était un murmure de velours noir.

— Ils ne me voient plus, hoqueta-t-elle, sa propre voix lui paraissant lointaine, étrangère, comme si elle provenait d'une radio mal réglée.

Thorne s'approcha. L'odeur de tabac froid et de naphthaline qui émanait de lui était étouffante. Il posa une main sur le dossier de sa chaise. Éloïse ne sentit pas de chaleur, juste un poids mort.

— On ne voit pas ce qui n'existe plus. Julian a simplement déplacé le curseur. Vous n'êtes plus un sujet, Éloïse. Vous êtes une variable qu'on a supprimée de l'équation pour voir si le résultat reste le même. Et voyez-vous...

Il se pencha vers son oreille, son souffle froid faisant frissonner les petits poils de sa nuque.

— ...le monde continue de tourner sans vous. Le déjeuner sera servi, les cours auront lieu, et la neige recouvrira vos traces dans la cour. C'est cela, la véritable horreur. Ce n'est pas d'être haïe. C'est d'être inutile à la narration des autres.

Il se redressa et commença à s'éloigner.

— Attendez ! cria-t-elle.

Elle voulut se lever, mais ses jambes semblaient être devenues de la fumée. Elle regarda l'écran de l'ordinateur. Le curseur clignotait dans le vide, un petit rectangle blanc qui battait comme un cœur agonisant. Dans le reflet de la dalle noire, elle vit la bibliothèque derrière elle, les tables vides, la porte qui se refermait.

Mais elle ne vit pas son propre visage. Seule la chaise vide restait visible, hantée par l'ombre d'une présence que la réalité avait déjà commencé à digérer. Une mouche vint se poser sur le dos de sa main. Elle ne la chassa pas. Elle ne sentait plus le contact des pattes sur sa peau.

Chapitre 6

L'Érosion des Souvenirs

La moquette du couloir de l'aile Est étouffait ses pas, mais le silence de Saint-Jude était d'une telle densité qu'Éloïse entendait le sang cogner contre ses tympanes, un tambour sourd et irrégulier. L'air y était plus rare, chargé d'une odeur de cire froide et de poussière centenaire qui collait au fond de la gorge. Arrivée devant la porte en chêne massif du bureau d'Alistair Thorne, elle marqua un arrêt. Le bois sombre semblait avoir absorbé la lumière de l'unique plafonnier, ne laissant qu'une ombre dévorante au centre du panneau. Elle ne frappa pas. La porte pivota d'elle-même dans un gémissement de charnières mal huilées, révélant un antre où le temps paraissait s'être liquéfié.

Thorne était assis derrière un bureau dont la surface, d'un noir d'ébène, reflétait le scintillement d'une lampe à huile. Il ne releva pas la tête. Il maniait un scalpel d'argent avec une précision chirurgicale, grattant une tache invisible sur un buvard. Le crissement du métal sur le papier produisait un son strident, une petite scie s'attaquant directement aux nerfs d'Éloïse.

— Entrez, Éloïse. Ne restez pas sur le seuil comme une mendicante de réalité.

Sa voix était un murmure sec, un froissement de parchemin. Elle s'avança, sentant le tapis s'enfoncer sous ses pieds plus que de raison, comme si le sol tentait de la retenir. Elle s'assit dans le fauteuil de cuir craquelé qui lui faisait face. L'odeur de Thorne l'envahit alors : un mélange de formol et de thé noir, une fragrance de cabinet de curiosités oublié.

— Vous avez une tache d'encre sur l'index droit, nota-t-il sans la regarder. Une

marque de négligence. Ou peut-être le stigmate de ceux qui écrivent trop pour ne rien dire.

Éloïse replia instinctivement ses doigts dans sa paume. La tache était là, un petit œil noir qui semblait la juger. Elle sentit sa propre sueur, une pellicule glacée dans le bas de son dos.

— Vous m'avez fait appeler, Monsieur, parvint-elle à articuler. Sa voix lui parut étrangère, plus fine, presque transparente.

Thorne posa le scalpel. Il leva enfin les yeux. Ses iris étaient d'un bleu si délavé qu'ils semblaient n'être que deux trous percés dans son crâne, ouvrant sur un vide sidéral. Il poussa lentement un dossier vers elle. Un dossier dont la couverture était élimée, les bords jaunis par une humidité suspecte.

— Parlons de la disparition de Thomas Miller, dit-il.

Le nom frappa Éloïse comme une décharge électrique. Le souvenir de Thomas remonta, non pas comme une image, mais comme une sensation : le contact rugueux d'un mur de briques contre ses omoplates, l'odeur de la bière rance et cette main qui se refermait sur son poignet. Et puis, le silence qui avait suivi. Un silence qu'elle avait elle-même orchestré, pièce par pièce, effaçant les messages, supprimant les traces GPS, murmurant les bons mensonges aux bonnes oreilles jusqu'à ce que Thomas Miller ne soit plus qu'une rumeur, puis un oubli.

— C'était... c'était il y a longtemps, balbutia-t-elle.

— Le temps n'existe pas pour ceux qui savent l'abolir, trancha Thorne. Vous l'avez effacé avec une dextérité de débutante, mais avec une intention pure. Vous avez supprimé l'individu, mais vous avez gardé la victime en vous. C'est là votre échec, Éloïse.

Il se pencha en avant. La flamme de la lampe vacilla, étirant l'ombre de Thorne sur le mur derrière lui jusqu'à ce qu'elle ressemble à un rapace prêt à fondre.

— Vous tremblez. Pourquoi ? Est-ce la peur d'être découverte ? Non. C'est la peur que Thomas Miller existe encore quelque part dans les plis de votre cerveau. Vous l'avez tué socialement, mais vous le nourrissez chaque soir de vos remords. Vous êtes une hôtesse pour son fantôme.

Une mouche, peut-être la même que dans la bibliothèque, vint se poser sur le bord du bureau. Elle frottait ses pattes l'une contre l'autre avec une frénésie écœurante. Éloïse ne pouvait détacher ses yeux de l'insecte. Elle avait l'impression que si la mouche s'envolait, son propre cœur s'arrêterait de battre.

— À Saint-Jude, nous ne nous contentons pas de supprimer les autres, poursuivit Thorne d'un ton monocorde. Nous apprenons à nous supprimer nous-mêmes. Pour devenir un spectre, pour accéder à la puissance de l'absence, vous devez d'abord égorger la proie qui gémit en vous. Cette petite fille qui a eu peur de Thomas Miller. Cette boursière qui a peur de ne pas être à la hauteur.

Il ouvrit le dossier. À l'intérieur, il n'y avait pas de rapports de police, pas de photos de classe. Il n'y avait que des feuilles blanches, excepté une : son testament calligraphié, celui qu'elle avait trouvé dans son livre.

— Regardez votre nom, Éloïse.

Elle baissa les yeux. L'encre du testament semblait encore humide, brillant d'un éclat sombre. Mais alors qu'elle fixait les lettres, elles commencèrent à s'agiter, à ramper comme des larves sur le papier. Son nom se décomposait, les "E" perdaient leurs barres, le "V" s'écrasait.

— Vous n'êtes déjà plus tout à fait là, murmura Thorne. Le processus d'érosion a commencé. Vos camarades ne se souviennent déjà plus de la couleur de vos yeux. Hier, la bibliothécaire a rangé une chaise sur laquelle vous étiez encore assise. Vous sentez-vous solide, Éloïse ? Ou avez-vous l'impression que vos os sont faits de craie prête à s'effriter au moindre souffle ?

Elle tenta de respirer, mais l'air était devenu épais, gélatineux. Elle sentait le cuir du fauteuil dévorer ses cuisses, une succion lente et constante. Elle voulut crier, mais sa gorge était obstruée par une masse de ouate invisible.

— Pour survivre au Grand Examen du lundi, vous devez offrir un sacrifice. Pas un souvenir, pas une identité numérique. Une dépouille. La vôtre ou celle d'un autre, peu importe, tant qu'à la fin, il ne reste qu'un vide parfait. Si vous ne tuez pas la proie en vous, c'est moi qui l'achèverai. Et à Saint-Jude, nous ne laissons pas de cadavres. Nous laissons des absences.

Thorne se rassit, s'enfonçant dans l'obscurité hors du cercle de la lampe. Seules ses mains restaient visibles, blanches comme de l'ivoire ancien, croisées sur le bureau.

— Allez-vous-en. Et tâchez de ne pas faire de bruit. Le silence est la seule politesse que les morts attendent de vous.

Elle se leva, ses jambes n'étaient plus que des ressorts rouillés. En sortant, elle croisa son reflet dans la vitre d'une vitrine remplie d'oiseaux empaillés. Son visage était flou, comme une photographie prise avec un temps de pose trop long. Ses traits coulaient, se mélangeant au plumage poussiéreux d'un hibou derrière le verre.

Elle sortit dans le couloir. Le froid des Alpes s'engouffrait par les interstices des fenêtres, apportant avec lui l'odeur de la neige qui recouvre tout, qui étouffe les cris et nivelle les tombes. Elle regarda sa main. La tache d'encre sur son index s'était étendue, recouvrant maintenant toute la première phalange, un noir profond, absolu,

qui ne semblait pas être sur sa peau, mais être un trou dans sa propre existence. Elle frotta frénétiquement son doigt contre sa jupe, mais la tache ne partait pas. Elle s'enfonçait. Elle devenait elle.

Dans le silence du couloir, elle entendit un rire. Un rire de garçon, étouffé, venant de derrière une porte close. Le rire de Thomas Miller. Ou peut-être le sien. Elle ne savait plus faire la différence entre le chasseur et le souvenir de la blessure. Elle commença à courir, mais ses pas ne produisaient aucun son sur la moquette, et l'obscurité du couloir semblait s'allonger devant elle, une gorge immense prête à l'avaler pour de bon.

Chapitre 7

Le Premier Spectre

La buée de son souffle se cristallisait dans l'air immobile, formant des spectres éphémères qui s'évanouissaient avant même de toucher le papier peint damassé du couloir. Éloïse s'arrêta devant la porte de la chambre 402. Le bois était froid, d'un froid minéral qui semblait pomper la chaleur de sa paume. Hier encore, une rayure profonde marquait le chambranle, à hauteur d'homme, vestige d'une valise trop lourde ou d'un geste de colère de Thomas Miller. Aujourd'hui, la surface était lisse, d'une perfection obscène, exhalant une odeur écœurante de térébenthine et de cire fraîche.

Elle tourna la poignée. Le loquet cliqueta avec une netteté chirurgicale dans le silence de plomb de Saint-Jude.

La chambre était une insulte à la mémoire. Le lit, aux draps tirés avec une précision maniaque, ne conservait aucun pli, aucune trace du corps qui s'y était agité quelques heures plus tôt. Sur le bureau, le cercle de poussière laissé par la lampe de chevet avait disparu. Il n'y avait plus de livres, plus de stylos mâchouillés, plus cette odeur de tabac froid et de peur qui collait habituellement aux vêtements de Thomas. Les murs, d'un blanc d'os, semblaient avoir bu jusqu'à l'ombre du garçon.

Éloïse s'approcha de l'armoire. Elle l'ouvrit. Le grincement des charnières résonna dans sa propre cage thoracique. À l'intérieur, le vide était total. Pas une fibre de laine, pas un bouton égaré. Elle passa ses doigts sur l'étagère supérieure et ramena une fine pellicule de produit désinfectant, une substance grasse qui lui brûla légèrement la pulpe des doigts. Son index, toujours marqué par cette tache d'encre noire qui refusait de s'effacer, commença à pulser au rythme de son cœur. La tache semblait se nourrir de ce vide, s'étendant imperceptiblement vers sa jointure, un parasite sombre sous sa

peau transparente.

Un bruit de frottement, régulier, lancinant, s'éleva du couloir. *Chhh... Chhh...
Chhh...*

Elle se figea, le dos plaqué contre le bois nu de l'armoire. Le bruit se rapprochait. C'était le son d'une serpillière humide traînée sur le sol, ou peut-être celui d'un corps que l'on déplace. Elle retint sa respiration jusqu'à ce que ses poumons brûlent, jusqu'à ce que le sang batte furieusement dans ses tempes. Par l'entrebâillement de la porte, elle vit passer une ombre grise. Un des agents d'entretien de l'institution, un homme dont elle n'avait jamais vu le visage, vêtu d'une blouse de coton si lourd qu'il ne faisait aucun pli. Il ne regarda pas la chambre 402. Pour lui, cet espace était déjà une page blanche.

Lorsqu'elle descendit vers la salle du réfectoire, le silence des autres étudiants était une chape de plomb. Ils étaient six. Hier, ils étaient sept. Personne ne regardait la chaise vide. En réalité, il n'y avait pas de chaise vide. La table avait été réarrangée pendant la nuit. Les couverts étaient disposés de manière symétrique, réduisant l'espace de sorte que la place de Thomas Miller n'avait mathématiquement jamais existé.

Alistair Thorne était assis en bout de table, découpant une pomme avec un scalpel d'argent. Le bruit de la lame fendant la chair du fruit — un craquement sec, suivi du glissement de l'acier — était le seul son audible. Il ne leva pas les yeux lorsqu'Éloïse prit place.

« Le petit-déjeuner est la base de toute structure mentale solide, Éloïse », murmura Thorne sans cesser son office. Sa voix était comme du velours traîné sur du verre brisé. « Vous semblez distraite. Cherchez-vous quelque chose qui n'est plus là ? »

Éloïse sentit un spasme dans sa gorge. Elle baissa les yeux sur son assiette. Une

portion de porridge grisâtre, dont l'odeur de lait tourné lui souleva le cœur. À sa droite, Julian, un fils de diplomate au teint habituellement suffisant, fixait son verre d'eau avec une intensité de maniaque. Ses doigts tremblaient si fort qu'ils produisaient un petit tintement contre le cristal.

« Thomas... », commença Éloïse. Sa propre voix lui parut étrangère, un croassement pathétique.

Le silence qui suivit fut si dense qu'elle crut voir les murs se rapprocher. Thorne posa son scalpel. Il releva lentement la tête. Ses yeux, d'un bleu délavé, presque blancs, se fixèrent sur elle. Il n'y avait pas de colère dans son regard, seulement une curiosité clinique, la fascination d'un entomologiste devant une aile de papillon qu'il s'apprête à arracher.

« Qui ? » demanda-t-il simplement.

Éloïse ouvrit la bouche, mais le nom resta bloqué. Elle voulait dire "Thomas Miller". Elle voulait dire qu'il bégayait quand il était nerveux, qu'il avait une cicatrice en forme de croissant de lune sur le menton, qu'il lui avait emprunté son exemplaire de *L'Art de la Guerre*. Mais les détails s'effilochaient. Le visage de Thomas devenait flou dans son esprit, comme une photographie plongée dans l'acide. Elle se souvint de sa voix, puis le timbre s'altéra, devenant un simple sifflement de vent.

« Je... je ne sais pas », balbutia-t-elle.

« Précisément », reprit Thorne en reprenant sa découpe. « On n'échoue pas à Saint-Jude, Éloïse. On s'annule. L'indiscrétion est une impureté. La visibilité est une faute. Ceux qui ne savent pas se fondre dans la trame du monde finissent par être recrachés par elle. »

Il pointa la main d'Éloïse avec la pointe de sa lame.

« Votre tache progresse. Elle est le signe d'une résistance inutile. Vous essayez de retenir ce qui doit couler. »

Elle retira vivement sa main, la cachant sous la table. La tache d'encre lui semblait maintenant chaude, une brûlure lente qui s'enfonçait vers l'os. Elle se leva brusquement, sa chaise raclant le sol avec un cri strident qui fit tressaillir Julian. Elle s'enfuit vers la bibliothèque, le seul endroit où les registres pourraient lui rendre sa raison.

Le grand livre des admissions était un volume massif, relié en cuir de veau, conservé dans une vitrine dont la clé pendait toujours au mur. Ses doigts, engourdis par le froid qui semblait émaner des rayonnages, peinèrent à manipuler le métal. Elle ouvrit le registre à la date de la rentrée.

M. Miller.

Thomas Miller.

Ses yeux parcoururent les lignes calligraphiées à l'encre de Chine. Elle descendit jusqu'à la lettre M.

Malraux, Victor.

Monnier, Claire.

Moreau, Jean.

Rien. Entre Malraux et Monnier, il n'y avait pas d'espace blanc, pas de rature, pas de trace de grattage au canif. Le papier était d'un grain parfait, les lignes se suivaient sans la moindre interruption. C'était comme si le nom n'avait jamais été tracé. Elle tourna les pages frénétiquement, ses ongles griffant le parchemin. Elle chercha les listes de notes, les attributions de chambres, les registres de la buanderie.

À chaque fois, le même vide chirurgical.

La panique monta, une marée amère qui lui emplit la bouche d'un goût de cuivre. Elle se mit à courir à travers les rangées de livres, cherchant un objet, n'importe quoi. Elle arriva devant le casier de Thomas dans la salle d'étude. Elle tira sur la porte métallique. Elle était déverrouillée.

À l'intérieur, il n'y avait qu'une seule chose. Une petite boîte d'allumettes, vide. Sur le carton, une inscription manuscrite : **Apprenez à disparaître**. C'était l'écriture de Thorne.

Soudain, elle sentit une présence derrière elle. L'air devint plus lourd, chargé d'une odeur de naphthaline et de décomposition lente. Elle ne se retourna pas. Elle fixa la tache sur son index. Le noir avait maintenant atteint sa deuxième phalange. Il ne s'agissait plus d'encre. La peau elle-même changeait de texture, devenant poreuse, absorbant la lumière de la pièce.

« Il a laissé une trace, n'est-ce pas ? » murmura une voix à son oreille. Ce n'était pas Thorne. C'était un murmure multiple, comme si les murs eux-mêmes prenaient la parole. « Une trace dans votre esprit. C'est un poids, Éloïse. Un poids qui vous empêche de devenir l'absence. »

Elle ferma les yeux et vit Thomas. Il était là, dans l'obscurité de ses paupières, mais il n'avait pas de visage. Juste une silhouette de fumée qui s'étirait, se déformait, avant d'être aspirée par un vortex noir.

Elle rouvrit les yeux. La boîte d'allumettes avait disparu de sa main. Ses doigts ne seraient plus que le vide.

Elle sortit dans le parc enneigé, cherchant à s'échapper de l'étreinte des murs. La neige tombait en flocons lourds, silencieux, recouvrant les statues de pierre qui bordaient l'allée. Elle regarda ses propres pas derrière elle.

La neige se refermait sur ses empreintes à une vitesse surnaturelle. Avant même qu'elle n'ait fait trois mètres, le chemin redevenait lisse, blanc, virginal. Elle s'arrêta, prise de vertige. Elle sauta, piétina le sol, essaya de marquer la terre de son existence. Mais la neige coulait comme du sable liquide, comblant les trous, effaçant sa présence avec une efficacité terrifiante.

Elle regarda sa main. La tache noire s'étendait maintenant sur tout son dos de main, dévorant ses veines, transformant sa chair en une ombre solide. Elle ne sentait plus ses doigts. Elle ne sentait plus le froid.

Elle n'était plus une étudiante à Saint-Jude. Elle était une erreur en cours de correction.

Au loin, à la fenêtre du dernier étage, la silhouette de Thorne se découpait contre la lumière blafarde. Il ne la regardait pas. Il regardait le paysage, le blanc absolu, le silence parfait. Il tenait une gomme à la main et, d'un geste lent, presque tendre, il frottait le rebord de la fenêtre, éliminant une poussière invisible, un dernier vestige de ce qui avait osé être.

Éloïse voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Sa voix était devenue un simple sifflement, le cri d'un spectre que l'on finit d'effacer. Elle s'enfonça dans la neige, et pour la première fois, elle ne sentit pas la résistance du sol. Elle commençait à passer au travers. Elle commençait à devenir le silence.

Chapitre 8

Mécanisme de Contre-Attaque

Le froid de la neige n'était plus qu'un souvenir lointain, une abstraction thermique que son cerveau ne parvenait plus à traiter. Éloïse glissa dans les couloirs de Saint-Jude comme une traînée de suie sur un linceul. Ses pieds ne heurtaient plus le marbre ; ils l'effleuraient, un contact sec, presque minéral, comme si deux pierres tombales se frottaient l'une contre l'autre. Dans l'obscurité du couloir menant à la Crypte Numérique, l'odeur de la cire d'abeille rance et du désinfectant chloré lui collait aux parois de la gorge, un goût de métal et de vieille chair.

Sa main droite, cette ombre solide qui dévorait ses veines, ne lui appartenait plus. Elle la portait comme un membre étranger, un poids mort dont les doigts s'agitaient parfois d'un spasme autonome, tel un insecte écrasé qui refuse de mourir. Elle leva cette main devant le lecteur biométrique de la porte blindée. Le capteur optique projeta une ligne de lumière rouge, une cicatrice lumineuse qui balaya le noir de sa peau. Le système hésita. Un bourdonnement électrique, semblable au grincement d'une dent sur un nerf à vif, emplit l'espace confiné. Puis, le déclic. La porte s'ouvrit avec le soupir d'un poumon qui s'affaisse.

L'air à l'intérieur de la Crypte était différent. Plus sec. Plus vieux. Il sentait l'ozone et la poussière chauffée à blanc par les processeurs qui tournaient en boucle, nuit et jour, pour maintenir l'illusion de l'inexistence. Les serveurs s'alignaient comme des stèles de verre noir, leurs diodes clignotant au rythme d'un cœur malade. Éloïse s'installa devant le terminal central. L'écran, d'une blancheur clinique, brûla ses rétines. Elle plissa les yeux, sentant une larme rouler sur sa joue, une larme épaisse, presque huileuse, qui laissa une trace grise sur son teint de porcelaine.

Ses doigts valides tremblaient sur le clavier. Ceux de la main d'ombre, en revanche, restaient d'une rigidité de cadavre. Elle commença à taper. Le bruit des touches était insupportable, chaque clic résonnant comme un coup de marteau dans une église vide.

Accès niveau 7. Protocole Oblivion.

Elle ne cherchait plus à se sauver. On ne sauve pas ce qui n'est déjà plus là. Elle cherchait à infecter la source. Thorne se targuait d'être une page blanche, un homme sans reflets, une absence que la réalité avait fini par accepter par lassitude. Mais personne ne naît vide. Le vide est une construction, une amputation volontaire.

Elle plongea dans les strates de données. Les fichiers défilaient, des colonnes de chiffres rouges qui ressemblaient à des plaies ouvertes. Elle sentait le regard de Thorne, même s'il était à l'autre bout du bâtiment. C'était une pression sur sa nuque, un souffle froid qui faisait se dresser les petits poils de ses bras. Elle imaginait ses yeux, ces billes de verre qui ne cillaient jamais, scrutant l'obscurité derrière lui.

Elle trouva la première faille dans une archive de 1994. Un nom. Pas le sien. Un nom de jeune fille, rayé d'un trait numérique si épais qu'il en devenait une cicatrice sur l'écran. *Isabelle V.* La tache noire sur la main d'Éloïse pulsa. Une douleur fulgurante lui remonta le long de l'humérus, une sensation de verre pilé circulant dans ses artères. Elle ne s'arrêta pas. Elle gratta la surface du code comme on gratte une croûte.

Sous le nom, une adresse. Une maison dans les Ardennes. Une facture de fleuriste. Des détails insignifiants, dérangeants de normalité. Thorne avait une mère. Thorne avait acheté des lys blancs un mardi de novembre. Ces lys, Éloïse crut soudain en sentir l'odeur : un parfum de décomposition sucrée qui envahit la pièce, étouffant l'ozone, saturant ses poumons jusqu'à la nausée.

Elle commença la réécriture. Ce n'était pas de la programmation, c'était de la chirurgie. Elle injecta son propre testament dans les souvenirs numériques de l'Architecte. Elle lia sa propre disparition programmée à la sienne. Si elle devait devenir un spectre, elle serait le sien. Elle serait la tache sur son iris, le sifflement dans son oreille gauche, la poussière qu'il ne pourrait jamais essuyer sur le rebord de sa fenêtre.

Soudain, le rythme des ventilateurs changea. Le bourdonnement devint un cri strident, une plainte mécanique qui faisait vibrer les os de son crâne. Sur l'écran, le curseur s'arrêta.

ERREUR SYSTÈME. INTRUSION DÉTECTÉE.

Éloïse ne bougea pas. Elle sentit une présence derrière elle. L'odeur de Thorne était là : un mélange de papier glacé et de froid absolu. Elle ne se retourna pas. Elle regardait sa main d'ombre fusionner avec le clavier, le plastique noir fondant sous ses doigts évanescents.

« Vous cherchez une faille, Éloïse, » murmura une voix qui semblait sortir directement des murs, une voix sans timbre, dénuée de toute humanité. « Mais une faille n'est qu'une invitation à creuser plus profond. »

Elle sentit une main, ou ce qui ressemblait à une main, se poser sur son épaule. C'était un poids insoutenable, une masse de glace qui menaçait de briser sa clavicule. Elle vit, dans le reflet de l'écran, la silhouette de Thorne. Il n'avait pas de visage, juste une fente sombre là où ses yeux auraient dû se trouver.

« Vous réécrivez mon histoire ? » continua la voix, plus proche maintenant, contre son oreille. « Mais je n'ai pas d'histoire. Je suis le silence qui suit le dernier cri. Et vous, Éloïse... vous êtes le cri qui s'essouffle. »

Elle força ses doigts à bouger une dernière fois. Une commande finale. *DELETE ALL.* Non pas ses fichiers à elle, mais les ancres de Thorne. Les lys blancs. La maison dans les Ardennes. Elle effaçait ce qui restait d'humain en lui pour le condamner à une éternité de néant pur, sans même le souvenir d'avoir été un jour un monstre.

La réaction fut immédiate. Les serveurs autour d'elle émirent un bruit de succion atroce. Les lumières s'éteignirent, plongeant la Crypte dans un noir total, à l'exception de la main d'Éloïse qui commença à luire d'une lueur malade, un violet sombre de chair meurtrie.

Elle sentit ses dents s'entrechoquer. Un tic nerveux s'empara de sa paupière gauche, un battement frénétique qu'elle ne pouvait contrôler. Elle avait l'impression que sa peau devenait trop étroite, qu'elle allait se déchirer pour laisser sortir l'absence qui grandissait en elle.

Dans le noir, elle entendit un bruit de frottement. Un geste lent. Thorne était en train de polir quelque chose. Le bruit d'un chiffon sur du métal. *Frotte. Frotte. Frotte.*

« Le nettoyage est une vertu, Éloïse. Vous m'aidez à atteindre la perfection. »

Elle voulut répondre, mais sa langue n'était plus qu'un morceau de caoutchouc sec dans sa bouche. Elle se leva, ou crut se lever. Elle n'avait plus conscience de ses jambes. Elle n'était plus qu'une volonté suspendue dans un océan de statique.

Elle s'avança vers la sortie, guidée par l'odeur de la neige qui s'engouffrait par la porte restée entrouverte. Chaque pas était une agonie, une déconstruction de son être. Elle laissait derrière elle des lambeaux de son identité, des fragments de souvenirs d'enfance qui s'évaporaient comme de la buée sur un miroir.

Lorsqu'elle atteignit le couloir, elle regarda à nouveau sa main. La tache n'était plus

seulement sur sa peau. Elle flottait autour de son poignet comme une fumée grasse. Elle ne sentait plus le froid des Alpes. Elle ne sentait plus rien, sinon cette vibration sourde au fond de ses tympans, le mécanisme de la contre-attaque qui s'était refermé sur elle comme un piège à loup.

Elle n'était pas en train de gagner. Elle était en train de devenir l'outil de sa propre exécution.

Au bout du couloir, la silhouette de Thorne apparut à nouveau, statique, découpée par la lumière de la lune qui frappait les vitraux de la chapelle. Il tenait sa gomme. Il la regardait avec une curiosité presque scientifique, comme on observe une tache de moisissure s'étendre sur un mur propre.

Éloïse s'effondra, mais il n'y eut pas de bruit de chute. Juste le silence d'une ombre qui rejoint le sol. Elle vit ses propres doigts s'enfoncer dans le marbre, s'y dissoudre, devenir une simple veine sombre dans la pierre.

Le lundi arrivait. Et avec lui, l'examen final de l'absence totale. Elle n'était plus Éloïse Vane. Elle était le brouillon qu'on finit de raturer. Elle ferma les yeux, et pour la première fois, elle vit ce que Thorne voyait : un monde parfaitement blanc, parfaitement vide, où plus rien ne pouvait jamais souffrir.

Chapitre 9

Le Labyrinthe de Givre

Le givre n'est pas une parure ; c'est une morsure lente qui commence par les extrémités pour finir par grignoter la volonté. Dans le labyrinthe de buis de Saint-Jude, l'air a le goût du fer et de la terre rance. Les parois végétales, hautes de trois mètres, ne sont plus des arbustes mais des murs de goudron figé, exhalant cette odeur d'urine de chat et de pourriture froide propre au buis millénaire. Éloïse sentit ses poumons se cristalliser à chaque inspiration. Le silence était une cloche de verre posée sur le domaine, n'autorisant que le bruit de son propre sang qui cognait, sourd et irrégulier, contre ses tempes.

Un craquement. Sec. Net. À sa droite, derrière l'épaisse muraille de feuilles vernies.

Julian ne marchait pas, il glissait. Elle imaginait ses yeux, cette nuance de bleu délavé, presque blanc, scrutant l'obscurité avec la patience d'un insecte carnassier. Il n'avait pas besoin de la voir. Il chassait à l'odeur de la panique, ce fumet acide qui s'échappait des pores de sa peau malgré le froid mordant. Éloïse pressa son dos contre le bois noueux d'un tronc. L'écorce lui griffa les omoplates à travers son manteau de laine fine, mais elle ne bougea pas. Elle devait cesser d'être une masse. Elle devait devenir une faille.

Elle baissa les yeux sur ses mains. Ses articulations étaient blanchies, exsangues. Elle remarqua une petite tache d'encre noire sur son index, un vestige de son testament calligraphié. Cette tache lui parut soudain obscène, une preuve d'existence trop concrète, une erreur de ponctuation dans le vide qu'elle s'efforçait de devenir. Elle porta son doigt à sa bouche et mordit. Elle mordit jusqu'à ce que le goût métallique du sang vienne masquer l'amertume du givre. Elle voulait arracher cette tache,

arracher cette preuve qu'Éloïse Vane occupait encore un espace physique.

— Je t'entends penser, Éloïse.

La voix de Julian était un murmure de papier de verre, juste de l'autre côté du mur de buis. Si proche qu'elle crut sentir la chaleur de son souffle traverser la végétation. Elle se figea. Ses paupières battirent violemment, un tic nerveux qu'elle ne parvenait pas à dompter. *Une, deux, trois fois.* Le cil frottant contre la cornée produisait un bruit de tonnerre dans son crâne.

Elle ferma les yeux. Elle visualisa le schéma que Thorne lui avait montré : le démantèlement. D'abord les souvenirs, puis le nom, puis la chair. Elle n'était plus une étudiante de Saint-Jude. Elle n'était plus la boursière ambitieuse. Elle était la brume qui s'enroulait autour des statues décapitées du parc. Elle était le givre qui alourdissait les branches. Elle était l'absence.

Julian fit un pas. Le froissement de son pantalon contre les feuilles était une agression. Il cherchait une proie, mais il ne trouverait qu'un courant d'air. Éloïse se laissa glisser au sol, centimètre par centimètre. La terre gelée était dure comme du béton. Ses doigts s'enfoncèrent dans un tapis de feuilles mortes et de boue noire. L'odeur de décomposition l'enveloppa, une étreinte de caveau. Elle ne frissonna pas. Le frisson est un mouvement, et le mouvement est une signature.

Une forme sombre se découpa à l'angle de l'allée, à peine dix mètres plus loin. Julian. Il tenait une fine tige de métal, un stylet qu'il faisait tourner entre ses doigts avec une dextérité de prestidigitateur. Le reflet de la lune sur l'acier était une lame de rasoir qui lui entaillait la rétine. Il s'arrêta. Il pencha la tête sur le côté, tel un oiseau de proie écoutant le grouillement des vers sous la neige.

Éloïse retint son souffle. Ses poumons brûlaient, une fournaise de gaz carbonique qui menaçait d'exploser. Une goutte de sueur glacée coula de sa tempe, traçant un chemin

brûlant le long de sa mâchoire avant de s'écraser sur une feuille morte. *Ploc.*

Le bruit fut pour elle comme un coup de feu.

Julian pivota. Ses mouvements étaient saccadés, presque mécaniques. Il avança vers sa cachette, ses bottes broyant les cristaux de glace avec une régularité de métronome. *Crac. Crac. Crac.* Il était à trois mètres. Deux mètres. Éloïse ne regardait plus Julian. Elle fixait une araignée morte, prise au piège dans une toile givrée entre deux branches de buis. Elle enviait l'araignée. Elle était parfaitement immobile, parfaitement inutile, parfaitement disparue.

Elle se concentra sur la sensation de ses propres membres qui s'effaçaient. Ses pieds n'étaient plus que des blocs de pierre froide. Ses jambes, des ombres. Son cœur, une horloge dont on aurait coupé le balancier. Elle n'était plus là. La place était vide.

Julian s'arrêta juste devant elle. L'extrémité de sa botte effleura le pan de son manteau. Il resta là, immobile, son ombre immense recouvrant le corps de la jeune femme comme un linceul de goudron. Éloïse voyait les fils de son pantalon, la texture du cuir de ses chaussures, une petite tache de boue séchée sur son lacet. Elle sentait l'odeur de Julian : tabac froid, savon bon marché et cette pointe d'ozone qui précède les orages.

Il baissa le bras. Le stylet de métal passa à quelques centimètres de son visage, fendait l'air avec un sifflement de serpent. Il cherchait une résistance, une chair à percer. Il ne rencontra que le brouillard.

Julian laissa échapper un rire bref, un son sans joie qui ressemblait à un étouffement. — Vide, murmura-t-il. Trop vide.

Il fit demi-tour et s'éloigna d'un pas nonchalant, sa silhouette se dissolvant dans la grisaille du labyrinthe.

Éloïse ne bougea pas. Elle resta prostrée dans la boue pendant ce qui lui sembla être des heures. Son corps ne lui appartenait plus. Elle était devenue une extension du sol, une excroissance de la terre de Saint-Jude. Quand elle essaya enfin de bouger ses doigts, ils refusèrent d'obéir. Ils étaient soudés à la glace. Elle dut tirer, sentant la peau fine de ses phalanges se déchirer légèrement, laissant des lambeaux roses sur le givre.

Elle se redressa, ses articulations criant comme des charnières rouillées. Le brouillard s'était épaissi, transformant le labyrinthe en un monde sans horizons, une cellule de coton gris.

C'est alors qu'elle le vit.

Thorne.

Il était debout sur le muret qui surplombait le labyrinthe, une silhouette noire et longiligne se découpant sur le ciel d'encre. Il ne portait pas de manteau, comme si le froid n'avait aucune prise sur lui. Il tenait un carnet à la main. Il écrivait. Sa plume grattait le papier avec une frénésie qui parvenait aux oreilles d'Éloïse malgré la distance.

Il s'arrêta brusquement et leva les yeux vers elle. Même à cette distance, elle sentit le poids de son regard. Ce n'était pas le regard d'un professeur sur son élève. C'était celui d'un sculpteur contemplant une pierre qu'il vient enfin de briser correctement. Il ne sourit pas. Il hocha simplement la tête, une fois, avant de disparaître dans la brume comme une image qu'on efface d'un tableau noir.

Éloïse regarda ses mains ensanglantées. Le sang n'était plus rouge sous la lune ; il était noir, comme l'encre de son testament. Elle porta ses doigts à son visage et étala la substance poisseuse sur ses joues, ses lèvres, ses paupières. Elle se grima avec sa

propre fin.

Elle n'avait plus peur de Julian. Elle n'avait plus peur du lundi.

Elle s'enfonça plus profondément dans le labyrinthe, là où les murs de buis se resserraient jusqu'à ne plus laisser passer qu'un souffle. Elle ne cherchait plus la sortie. Elle cherchait l'endroit où le silence était si dense qu'il en devenait solide. Elle se glissa entre deux branches épineuses qui lui lacérèrent le visage, mais elle ne sentit rien. La douleur était une information inutile, un bruit parasite qu'elle avait appris à filtrer.

Elle s'allongea au centre d'une clairière de givre, là où les racines des vieux buis s'entremêlaient comme des doigts de squelettes. Elle fixa le ciel blanc, vide de toute étoile. Elle commença à s'enfoncer, non pas dans le sol, mais en elle-même, vers ce point minuscule et sombre où l'identité s'annule.

Elle était le brouillon raturé. Elle était la page arrachée.

Elle était prête pour l'examen final.

Chapitre 10

La Veille de l'Oblitération

Le givre sur les vitres de Saint-Jude ne dessinait pas de fougères, mais des cataractes blanches, des membranes opaques qui isolaient le monde des vivants de cette crypte de pierre et de certitudes. Éloïse rampa hors du labyrinthe, les genoux broyés par le gravier gelé, ses doigts n'étant plus que des griffes violacées dont elle ne sentait plus les extrémités. L'air de la montagne s'engouffrait dans ses poumons comme du verre pilé. Derrière elle, les buis noirs semblaient se resserrer, refermant la plaie de son passage.

Elle entra par la porte de service, celle qui grinçait d'un gémissement de métal rouillé, un son qui lui sciait les dents à chaque fois. L'odeur de l'institution la frappa comme une main humide sur le visage : un mélange de cire d'abeille rance, de soupe aux choux tiède et de ce parfum de papier moisi qui semblait s'échapper des pores mêmes des murs. Dans le couloir, le silence n'était pas vide. Il était habité par le bourdonnement électrique des vieux néons, un grésillement de mouche agonisante qui accélérât son propre pouls.

Elle monta l'escalier vers son dortoir. Chaque marche de chêne poussait un cri différent sous son poids dérisoire. Arrivée devant sa porte, elle s'arrêta. Une trace de doigt grasse maculait la poignée de cuivre. Quelqu'un était entré.

La chambre était plongée dans une pénombre de sépia. Sur son lit, soigneusement disposés, reposaient les vêtements qu'elle devait porter pour le lundi. Une robe de soie noire, si fine qu'elle ressemblait à une mue de serpent, et une paire de gants de satin blanc. Mais ce n'était pas la robe qui figea le sang dans ses veines. Sur son oreiller, là où sa tête aurait dû reposer, trônait son propre dossier scolaire.

Elle s'approcha, le souffle court, chaque inspiration produisant un sifflement ténu dans sa gorge contractée. Elle ouvrit la chemise cartonnée. Les pages étaient blanches. Totalemement blanches. Son nom avait été gratté au scalpel, ne laissant que des cicatrices fibreuses sur le papier. Ses photos d'identité avaient été découpées, laissant des rectangles vides comme des fenêtres ouvrant sur le néant. Elle n'était plus Éloïse Vane. Elle était une lacune. Une erreur de frappe dans le grand registre de Saint-Jude.

Un bruit de succion la fit sursauter. Dans le coin de la pièce, une silhouette se détacha de l'ombre des rideaux. Julian. Il tenait une pomme dont il venait de mordre la chair avec une lenteur obscène. Le jus coulait sur son menton, une traînée translucide et visqueuse. Il ne la regardait pas dans les yeux, mais fixait sa carotide, là où le sang battait trop vite, trop fort.

« Le professeur dit que la perfection commence par le vide, chuchota-t-il. Tu es presque parfaite, Éloïse. Tu es presque... transparente. »

Il fit un pas vers elle. Elle sentit l'odeur de la pomme acide mêlée à celle, plus métallique, de la sueur froide de Julian. Il tendit une main pour toucher sa joue, ses doigts étaient brûlants, une chaleur de fièvre qui semblait vouloir consumer sa peau. Éloïse voulut reculer, mais ses jambes étaient de plomb, ancrées dans ce sol qui semblait soudain se ramollir, l'aspirer.

« Pourquoi moi ? » Sa voix ne fut qu'un craquement, le bruit d'une branche morte que l'on brise.

Julian sourit, révélant des gencives trop rouges. « Parce que tu es la seule qui sache vraiment ce que signifie disparaître. Les autres... ils ne font que jouer. Toi, tu as le talent du spectre. Le Grand Examen demande une offrande qui a déjà renoncé à elle-même. »

Il laissa tomber le trognon de pomme sur le tapis. Le bruit sourd résonna comme un coup de glas. Il sortit sans un mot, laissant derrière lui une traînée de froid qui fit claquer les dents d'Éloïse.

Elle se précipita vers son bureau, cherchant frénétiquement son exemplaire de *L'Art de la Guerre*. Elle le feuilleta, les pages se déchirant sous ses doigts fébriles. Le testament calligraphié était toujours là, mais la date avait changé. Ce n'était plus "lundi prochain". C'était "maintenant". L'encre était encore fraîche, une odeur de fiel et de fer s'en dégageait, montant à ses narines jusqu'à lui donner la nausée.

Elle descendit vers le réfectoire, poussée par une impulsion qu'elle ne contrôlait plus. Les couloirs semblaient s'étirer, les plafonds s'abaisser. Les portraits des anciens directeurs sur les murs paraissaient détourner le regard à son passage, leurs yeux de peinture s'effaçant dans le vernis craquelé. Elle entendit un rire étouffé derrière une porte, un son sec, comme des os que l'on entrechoque.

Le réfectoire était déjà prêt. La grande table de chêne était dressée pour sept. Mais il n'y avait que six chaises. À la place de la septième, au bout de la table, se trouvait un piédestal de marbre noir, haut comme un autel. Alistair Thorne était là, debout près de la cheminée où brûlait un feu sans flammes, une masse de braises rouges qui ne dégageaient aucune chaleur, seulement une fumée âcre qui piquait les yeux.

Thorne se tourna vers elle. Ses yeux étaient deux puits d'ombre où la lumière venait mourir. Il tenait un long couteau d'argent, celui qu'il utilisait pour couper le pain, mais il le polissait avec un mouchoir de soie comme s'il s'agissait d'un instrument chirurgical. Le crissement de la soie sur le métal produisait un son aigu, une fréquence qui faisait vibrer les tympons d'Éloïse jusqu'à la douleur.

« Approchez, Éloïse, dit-il d'une voix de velours empoisonné. Ne soyez pas si timide. On n'attend plus que vous pour clore le semestre. »

Les autres étudiants entrèrent un à un, en file indienne, les yeux fixés sur le sol. Ils se placèrent derrière leurs chaises respectives. Leurs mouvements étaient synchronisés, mécaniques, comme ceux de poupées à ressorts dont le mécanisme serait grippé. L'odeur dans la pièce changea brusquement. Ce n'était plus la fumée, mais quelque chose de plus lourd, de plus sucré. L'odeur du formol. Elle émanait des serviettes de table impeccablement pliées.

Éloïse sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée qui la fit frissonner. Ses yeux se fixèrent sur le piédestal. Sur le marbre, un nom était gravé en lettres d'or, brillant dans la lumière mourante des braises. Son nom. Et en dessous, une seule date : celle de ce soir.

« L'examen est simple, expliqua Thorne en testant la lame du couteau sur la pulpe de son pouce. Une perle de sang apparut, noire sous cette lumière. Il faut que l'un d'entre nous cesse d'occuper l'espace physique pour devenir une idée pure. Une absence magnifique. Vous avez été choisie, Éloïse, car votre existence est déjà une fiction. Nous ne faisons que refermer le livre. »

Les six étudiants s'assirent d'un même mouvement. Le bruit des chaises raclant le parquet fut une déchirure. Ils levèrent leurs couverts, le métal brillant d'un éclat sinistre. Ils ne la regardaient pas. Pour eux, elle n'était déjà plus là. Elle était l'espace vide entre les atomes, le silence entre deux battements de cœur.

La panique monta enfin, non pas comme une explosion, mais comme une marée noire, lente et inéluctable. Éloïse voulut hurler, mais sa langue semblait collée à son palais, une masse de chair morte et inutile. Elle recula vers la porte, mais celle-ci n'existait plus. Il n'y avait plus que les murs de pierre suintante, se refermant sur elle comme les mâchoires d'un piège séculaire.

Thorne fit un pas vers elle, le couteau levé. Le tic-tac d'une horloge invisible

commença à résonner, de plus en plus fort, chaque seconde étant un coup de marteau dans son crâne.

Tic.

Sa main gauche devint floue, les contours de ses doigts se dissolvant dans l'air vicié.

Tac.

Le souvenir du visage de sa mère s'évapora, ne laissant qu'une tache grise dans sa mémoire.

Tic.

Elle ne sentait plus le sol sous ses pieds. Elle flottait dans une substance visqueuse, une soupe de réalité décomposée.

Thorne sourit, une expression d'une tendresse terrifiante. « Ne résistez pas, Éloïse. Disparaître est le seul art qui ne ment jamais. »

Elle vit Julian lever son verre, un liquide rouge et épais y tremblant. Il porta un toast au vide qu'elle allait laisser. Éloïse ouvrit la bouche pour une dernière inspiration, mais l'air ne vint pas. Il n'y avait plus d'air pour ceux qui n'existaient plus. Elle regarda ses mains une dernière fois : elles étaient devenues aussi pâles que la neige de Saint-Jude, puis translucides, laissant apparaître les veines bleues, puis plus rien.

Le couteau de Thorne fendit l'air, non pas vers sa gorge, mais vers l'espace même où elle se tenait. La lame traversa ce qui restait de son ombre.

Le silence de Saint-Jude s'abattit sur la pièce, lourd, définitif, parfait. Sur la table, le dossier scolaire n'était plus qu'un tas de cendres blanches. La chaise vide ne semblait plus attendre personne. Thorne rangea son couteau et s'assit, entamant son repas avec la précision d'un horloger, tandis que dehors, le givre finissait de murer les fenêtres.

Chapitre 11

Le Grand Examen

Le lundi n'avait pas d'odeur, sinon celle du fer froid et de la cire de sol fraîchement étalée qui vous collait à l'arrière de la gorge. Dans les couloirs de Saint-Jude, la lumière de l'aube filtrait à travers les vitraux avec une pâleur de cadavre, découpant des rectangles d'un bleu maladif sur le marbre. Éloïse ne respirait plus que par à-coups, de petites inspirations sèches qui lui brûlaient les alvéoles. Elle était tapie dans l'ombre du confessionnal de la chapelle désaffectée, là où la poussière dansait en colonnes silencieuses, comme des âmes attendant d'être balayées.

Elle sentait le poids de l'exemplaire de **L'Art de la Guerre** contre sa cuisse. Son propre testament, calligraphié de sa main mais sans qu'elle en ait le moindre souvenir, était plié à l'intérieur. L'encre noire semblait encore humide, une tache sombre qui s'étalait dans son esprit comme un cancer.

Un bruit. Lointain. Un clic métallique.

C'était le bruit d'une mâchoire qui se décroche, ou peut-être celui du loquet de la porte sud. Julian. Elle l'imaginait, ses souliers vernis glissant sans un son sur la pierre, son souffle régulier, presque mélodieux. Julian n'était pas un chasseur qui courait ; il était une marée montante. Inévitable. Toxique. Il portait sur lui cette odeur de tabac froid et de savon à barbe bon marché qui flottait toujours dans son sillage, une empreinte olfactive qui vous donnait envie de vous écorcher la peau pour ne plus la sentir.

Éloïse sortit de sa poche un petit flacon de verre dérobé dans la Crypte. À l'intérieur, une substance visqueuse, d'un jaune d'urine, flottait. C'était le secret de la famille de

Julian, celui qu'il avait tenté d'étouffer sous des couches de prestige et de violence : la preuve de la démence de sa mère, consignée dans des rapports médicaux qu'il croyait détruits. Elle ne l'utiliserait pas comme une arme de chantage. Elle l'utiliserait comme un appât.

Elle rampa hors du confessionnal, ses doigts effleurant le bois vermoulu. Une écharde lui transperça la pulpe de l'index. Elle ne retira pas sa main. Elle observa la goutte de sang perler, d'un rouge si vif qu'il paraissait artificiel dans cette grisaille. Elle la regarda grossir, osciller, puis s'écraser sur le sol avec un bruit de détonation dans le silence absolu de la nef.

"Éloïse..."

La voix de Julian n'était qu'un murmure, mais elle semblait sortir des murs eux-mêmes. Elle était saturée d'une fausse tendresse, cette douceur sirupeuse que l'on réserve aux bêtes que l'on va égorger.

Elle se glissa derrière l'autel. Ses muscles hurlaient, une crampe se propageait dans son mollet gauche, un serpent de feu sous la peau. Elle se força à ne pas bouger. Une mouche, sortie d'on ne sait où en plein hiver, vint se poser sur le coin de son œil. Elle sentit les pattes microscopiques et velues de l'insecte explorer sa paupière, cherchant l'humidité de ses larmes. Elle ne cilla pas. La mouche s'aventura sur sa cornée. La douleur était une piqûre d'aiguille constante. Éloïse fixa le vide jusqu'à ce que sa vision se trouble, transformant les piliers de la chapelle en spectres mouvants.

Elle entendit le tic nerveux de Julian. Ce petit claquement de langue contre le palais qu'il faisait quand il était excité. *Clac. Clac.* Il approchait de la nef.

Elle sortit le premier document volé : une photo polaroid jaunie montrant une chambre d'hôpital psychiatrique vide, avec un nom griffonné au dos. Elle la posa bien en évidence sur le rebord d'un banc de prière, juste sous un rai de lumière. C'était une

balise. Une balise de honte.

Elle se retira vers l'escalier en colimaçon qui menait aux galeries supérieures. Chaque marche grinçait avec la subtilité d'un cri d'agonie. Elle posait ses pieds sur les bords extérieurs des marches, là où le bois était le plus solide, là où le silence pouvait encore être préservé.

En haut, elle dominait la nef. Julian apparut.

D'ici, il n'avait rien d'un prédateur. Il ressemblait à un insecte pris dans l'ambre. Il s'arrêta devant le banc. Ses épaules s'affaissèrent imperceptiblement. Il ramassa la photo. Éloïse vit ses doigts trembler. C'était un tremblement infime, un battement d'aile de papillon, mais pour elle, c'était un séisme. Le masque de l'étudiant parfait se lézardait.

Elle ne perdit pas une seconde. Elle activa le sabotage suivant. Dans la Crypte, elle n'avait pas seulement volé des dossiers ; elle avait manipulé le système de sonorisation archaïque de Saint-Jude. Elle pressa un bouton sur le petit émetteur qu'elle avait bricolé.

Un son monta des profondeurs de la chapelle. Ce n'était pas de la musique. C'était un enregistrement de Thorne, une boucle de sa voix distordue, ralentie jusqu'à devenir monstrueuse.

"...disparaître... l'art qui ne ment jamais... disparaître..."

Julian fit un tour sur lui-même, les yeux écarquillés. La panique commençait à saturer l'air. On pouvait la sentir comme une odeur d'ozone avant l'orage. Il commença à frapper les bancs avec sa canne, un rythme erratique, brisant le silence, brisant sa propre discipline.

"Sors de là, petite vermine !" hurla-t-il. Sa voix dérailla dans les aigus. Une tache de sueur sombre s'élargissait sous ses aisselles, trahissant la décomposition de son assurance.

Éloïse l'observait d'en haut, son visage de porcelaine fêlée ne reflétant aucune émotion. Elle se sentait devenir légère. Les mots de Thorne résonnaient en elle. Pour ne plus être une proie, il fallait devenir l'absence. Elle ne se voyait plus comme une personne, mais comme un angle mort, une faille dans la réalité de Julian.

Elle se déplaça vers les conduites de vapeur qui couraient le long du plafond. Elles étaient brûlantes, dégageant une chaleur moite qui faisait perler la sueur sur son front. Elle ouvrit la vanne de purge qu'elle avait desserrée la veille.

Un sifflement strident déchira l'air. Une colonne de vapeur blanche et opaque envahit la galerie et se déversa dans la nef comme une cascade fantomatique. Julian cria, un son guttural, étouffé par le brouillard brûlant. Il ne voyait plus rien. Il agitait ses bras, frappant le vide, luttant contre un ennemi qui n'avait plus de corps.

Éloïse descendit par l'échelle de service, ses mouvements étaient fluides, presque liquides. Elle passa à quelques centimètres de lui dans la brume. Elle sentit la chaleur de son corps, l'odeur de sa peur — une odeur de cuivre et de bile. Elle aurait pu le frapper. Elle aurait pu planter son propre couteau dans ses côtes. Mais ce n'était pas l'examen. L'examen, c'était l'effacement.

Elle atteignit la porte de la nef. Elle se retourna une dernière fois.

Julian était à genoux, suffoquant dans la vapeur, entouré par les dossiers de son propre déshonneur qui jonchaient maintenant le sol comme des feuilles mortes. Il n'était plus le bras armé de Thorne. Il n'était plus qu'un déchet de l'histoire de Saint-Jude.

Éloïse sortit dans le parc enneigé. Le froid la frappa comme une gifle, mais elle ne frissonna pas. Elle regarda ses mains. Dans la lumière crue de l'hiver, elles semblaient se fondre dans le paysage. Ses empreintes de pas dans la neige étaient légères, à peine visibles, comme si le sol refusait de garder la trace de son passage.

Elle se dirigea vers le bureau de Thorne. Elle n'avait plus besoin de se cacher. Elle était devenue le silence que le professeur chérissait tant. Elle poussa la porte monumentale en chêne.

Thorne était assis derrière son bureau, une tasse de thé fumant entre ses mains fines. Il ne leva pas les yeux immédiatement. Il fixait une tache d'encre sur son buvard, l'étudiant avec une intensité maniaque.

"Vous êtes en retard pour votre propre exécution, Éloïse," dit-il sans la regarder.

"Je ne suis pas en retard," répondit-elle. Sa voix était un souffle, dénuée de toute vibration humaine. "Je suis déjà partie."

Thorne leva enfin les yeux. Pour la première fois, Éloïse vit une lueur de quelque chose qui ressemblait à de la surprise, ou peut-être à une satisfaction obscène, dans ses pupilles dilatées. Il regarda la chaise devant lui. Elle était vide. Éloïse se tenait là, mais la présence qu'elle projetait était si ténue, si fragmentée, qu'il dut plisser les yeux pour la fixer.

Elle posa le testament sur son bureau. Le papier était blanc. L'encre avait disparu, comme si elle n'avait jamais été écrite.

"L'examen est terminé," murmura-t-elle.

Elle fit un pas en arrière et s'enfonça dans l'ombre du lourd rideau de velours cramoisi. Thorne tendit la main, ses doigts longs et pâles cherchant à saisir l'air là où

elle se tenait un instant plus tôt. Il ne rencontra que le vide.

Dehors, le givre continua de murer les fenêtres, scellant Saint-Jude dans un linceul de cristal, tandis que dans le bureau, le seul bruit restant était celui d'une plume grattant nerveusement un registre où le nom d'Éloïse Vane commençait, lettre après lettre, à se dissoudre sous l'acide du silence.

Chapitre 12

L'Apothéose du Néant

L'odeur dans le bureau du professeur Thorne n'était plus celle du vieux cuir et du tabac froid, mais celle, plus acide et métallique, d'une pile électrique sur le point d'exploser. Une mouche, prisonnière entre les deux vitrages de la fenêtre scellée par le givre, battait des ailes dans un vrombissement frénétique, une percussion sèche contre le verre qui semblait scander les battements de cœur désordonnés de Julian. Il était là, debout près du buffet en chêne, ses doigts crispés sur le bord du bois si fort que ses phalanges menaçaient de percer la peau diaphane. Une goutte de sueur, lourde, lente, traçait un sillon glacé le long de sa tempe, mais il n'osait pas l'essuyer. Le moindre mouvement aurait pu attirer l'attention de l'Architecte.

Thorne était assis derrière son bureau, une masse d'ombre découpée contre la lueur blafarde de la neige extérieure. Il ne bougeait pas. Ses mains, de longs segments d'os recouverts d'un parchemin pâle, étaient croisées sur un dossier dont la couverture semblait absorber la lumière. Ses pupilles, dilatées jusqu'à dévorer l'iris, étaient fixées sur le centre de la pièce. Sur le vide.

Éloïse se tenait à l'endroit exact où la lumière de la lampe à pétrole mourait. Elle n'était pas une silhouette, mais une faille. Sa présence ne pesait pas plus que la poussière qui dansait dans les courants d'air. Elle ne respirait pas, ou du moins, le soulèvement de sa poitrine était si imperceptible qu'il n'interrompait pas la linéarité de son pull sombre. Ses yeux gris, d'ordinaire si vifs, s'étaient transformés en deux miroirs d'eau morte, ne reflétant ni Thorne, ni les murs tapissés de livres, ni le destin qu'on lui avait préparé.

Julian sentit une nausée monter, une bile amère au fond de la gorge. Il se souvint du

dossier qu'il avait aidé à constituer : les relevés bancaires d'Éloïse effacés, ses comptes numériques siphonnés, les témoignages de sa famille réécrits sous hypnose ou par la corruption pour qu'ils ne se souviennent que d'une cousine éloignée décédée en bas âge. Ils avaient tout arraché. Il ne restait rien d'elle dans le monde extérieur. Elle aurait dû s'effondrer, hurler, implorer pour retrouver un lambeau d'existence.

Au lieu de cela, elle souriait. C'était un étirement de lèvres sans joie, une cicatrice blanche sur son visage de porcelaine fêlée.

Elle fit un pas de côté. Le mouvement fut si fluide, si dénué de friction, qu'il sembla à Julian qu'elle s'était simplement téléportée de quelques centimètres. Le craquement du parquet sous ses pieds ne vint pas. Le silence de Saint-Jude s'était enroulé autour d'elle comme un linceul protecteur.

— Vous avez cherché l'absence, Monsieur le Professeur, murmura-t-elle. Sa voix n'était plus qu'un souffle, un grattement de papier de verre contre du velours. Je suis devenue le trou noir que vous avez creusé. Vous ne pouvez plus me voir, car il n'y a plus rien à éclairer.

Thorne pencha la tête, un mouvement saccadé, reptilien. Un tic nerveux faisait tressauter le coin de sa paupière gauche. C'était la première fois que Julian voyait une faille dans le masque de l'Architecte.

— L'oblitération est un art, Éloïse, répondit Thorne, sa voix vibrant d'une excitation malsaine. Mais une œuvre n'existe que si elle est observée. Si vous disparaissiez totalement, qui témoignera de ma maîtrise ?

Éloïse tendit la main vers le bureau. Dans ses doigts tachés d'une encre qui semblait couler sous la peau plutôt que dessus, elle tenait le testament calligraphié. Le papier tremblait légèrement, mais ce n'était pas elle qui vibrait ; c'était l'air autour de l'objet.

Julian vit alors ce qu'il n'aurait jamais dû voir. Sur le bureau, à côté de la main de Thorne, le registre de cuir rouge de Saint-Jude s'était ouvert de lui-même. Les noms des étudiants y étaient inscrits en lettres d'or.

Le nom d'Éloïse Vane s'étiolait. Les pigments dorés se détachaient de la page comme des pellicules de peau morte, emportés par un courant d'air inexistant. Mais ce qui glaça le sang de Julian, ce fut la ligne juste en dessous.

Son propre nom. *Julian Thorne-Blackwood*.

L'encre de son nom commençait à luire d'un éclat fiévreux, avant de se liquéfier. Elle coulait sur le papier, formant une tache noire, épaisse, qui ressemblait à une araignée écrasée.

— Julian, dit Éloïse, et son regard se posa sur lui pour la première fois.

Ce n'était pas un regard de haine. C'était le regard d'un prédateur qui regarde une carcasse déjà froide. Julian essaya de parler, mais sa langue semblait avoir doublé de volume, obstruant son palais. Une odeur de pourriture, douceâtre et écœurante, envahit ses narines. Il baissa les yeux sur ses mains. Elles commençaient à devenir translucides. Il pouvait voir les veines bleues, les os, et à travers eux, le motif répétitif du tapis.

— Non... articula-t-il dans un gargouillis.

— Le vide a horreur du vide, Julian, continua Éloïse en se tournant vers Thorne. Vous avez créé une place vacante dans votre système. Il faut bien que quelque chose la remplisse. Vous avez passé des mois à m'apprendre à ne plus être. J'ai appris. Et maintenant, je vous offre mon remplaçant.

Elle posa le testament sur le bureau, juste au-dessus du registre. Le papier était d'une

blancheur aveuglante, une absence totale de couleur qui brûlait la rétine. L'encre calligraphiée, celle qui datait sa propre mort au lundi suivant, s'évapora sous les yeux de l'Architecte. Elle ne s'effaçait pas ; elle semblait rentrer dans le papier, s'enfoncer dans une dimension invisible.

Thorne laissa échapper un soupir qui ressemblait à un râle d'extase. Il ignora Julian, qui s'était effondré à genoux, griffant désespérément sa propre poitrine comme s'il pouvait empêcher son identité de fuir par ses pores. Le professeur tendit ses doigts vers le visage d'Éloïse. Il y avait quelque chose qui ressemblait à de la surprise, ou peut-être à une satisfaction obscène, dans ses pupilles dilatées. Il regarda la chaise devant lui. Elle était vide. Éloïse se tenait là, mais la présence qu'elle projetait était si ténue, si fragmentée, qu'il dut plisser les yeux pour la fixer.

Le corps de Julian, sur le sol, ne produisait plus de bruit. Ses vêtements semblaient s'affaisser, vides de toute substance charnelle. Il n'était plus qu'un écho, une vibration résiduelle dans la pièce. Thorne ne le regardait même plus. Pour l'Architecte, Julian n'était déjà plus qu'une rature, un brouillon jeté au feu pour faire place à la pureté du néant qu'Éloïse incarnait.

Elle fit un pas en arrière et s'enfonça dans l'ombre du lourd rideau de velours cramoisi. Sa silhouette se fondit dans les plis du tissu avec une aisance terrifiante. Elle ne sortit pas par la porte ; elle cessa simplement d'occuper l'espace.

Thorne tendit la main, ses doigts longs et pâles cherchant à saisir l'air là où elle se tenait un instant plus tôt. Il ne rencontra que le vide. Un froid absolu, celui de l'espace entre les étoiles, lui brûla la pulpe des doigts. Il ramena sa main contre sa poitrine, un sourire dément déformant ses traits. Il avait réussi. Il avait créé le spectre parfait, l'élève qui n'était plus une personne, mais une absence agissante.

Dehors, le givre continua de murer les fenêtres, scellant Saint-Jude dans un linceul de cristal, tandis que dans le bureau, le seul bruit restant était celui d'une plume grattant

nerveusement un registre où le nom d'Éloïse Vane commençait, lettre après lettre, à se dissoudre sous l'acide du silence. Sur la page, à la place de Julian, il n'y avait plus qu'une tache d'encre qui s'élargissait, dévorant le papier, dévorant l'histoire, dévorant jusqu'au souvenir de celui qui avait un jour cru exister.

Chapitre 13

La Transmutation

Le battement d'ailes d'une mouche contre la vitre givrée était le seul métronome de la pièce, un bourdonnement erratique, désespéré, qui butait contre l'épaisseur du cristal. Alistair Thorne ne clignait pas des yeux. Sa main, d'une pâleur de cire funéraire, tenait la plume avec une rigidité de cadavre, tandis que sur le registre de cuir, le nom d'Éloïse Vane subissait une agonie moléculaire. L'encre noire ne se contentait pas de sécher ; elle bouillonnait imperceptiblement, grignotée par l'acide que Thorne avait distillé goutte à goutte sur la page. Une odeur de vinaigre et de chair brûlée montait du papier, une exhalaison acide qui piquait la gorge et faisait pleurer les yeux.

Dans le couloir, le silence n'était pas vide. Il avait une texture, celle d'une laine mouillée qu'on enfoncerait dans les oreilles. Éloïse avançait. Ses pieds ne heurtaient pas le parquet de chêne ; ils semblaient s'y enfoncer, comme si le bois lui-même refusait de lui offrir une résistance solide. Elle ne sentait plus le poids de ses os. Sous sa peau, le sang semblait avoir été remplacé par une eau glacée, un courant apathique qui ne transportait plus ni chaleur, ni souvenir.

Elle passa devant le grand miroir du vestibule, celui dont le cadre en bois doré représentait des angelots aux orbites creuses. Elle ne s'arrêta pas. Si elle l'avait fait, elle aurait vu que le tain ne renvoyait qu'une distorsion floue, une tache grise là où son visage aurait dû se découper. Son reflet s'était délité, s'était dissous dans les ombres des couloirs de Saint-Jude. Elle n'était plus qu'une persistance rétinienne, une erreur dans la trame de la réalité.

Dans le bureau, le tic nerveux de la mâchoire de Thorne s'accroissait. Un petit muscle, sous son oreille gauche, tressaillait avec une régularité de métronome. *Clic. Clic.

Clic.* Le bruit de ses dents se touchant était comme celui de deux pierres tombales s'entrechoquant au fond d'un puits. Il regardait la tache d'encre s'étendre. Elle ne se contentait plus d'effacer le nom ; elle dévorait les fibres du papier, créant un trou béant, une bouche noire qui semblait aspirer la lumière de la lampe à huile.

Éloïse atteignit la porte monumentale. Le fer forgé était couvert d'une pellicule de givre si fine qu'elle ressemblait à de la peau morte. Elle posa la main sur la poignée. Pas de froid. Pas de contact. Juste une sensation de chute imminente. Derrière elle, l'institution de Saint-Jude semblait se recroqueviller, les murs suintants se rapprochant pour combler le vide qu'elle laissait. Les portraits des anciens directeurs, alignés le long de la galerie, détournèrent leurs regards peints. Leurs yeux de pigments n'avaient plus de surface sur laquelle se poser. On ne regarde pas le néant. On ne fixe pas l'absence.

Un grincement monta des entrailles du bâtiment, un cri de métal fatigué, de pierre qui travaille sous le poids des siècles et des secrets. Thorne, dans son bureau, laissa échapper un souffle court, un sifflement qui fit vibrer ses narines pincées. La mouche sur la vitre venait de mourir. Elle était tombée sur le rebord de bois, les pattes en l'air, minuscule tache d'ébène dans un monde de blanc. Il tendit ses doigts vers l'espace où, quelques minutes plus tôt, Éloïse se tenait. L'air y était plus dense, chargé d'une électricité statique qui fit se dresser les poils fins sur le dos de sa main. C'était une brûlure de glace, un baiser de vide absolu.

— Consummé, murmura-t-il.

Sa voix n'était qu'un froissement de parchemin, un son dépourvu de cordes vocales. Sur le registre, le trou noir avait fini de manger la page. Il n'y avait plus de "Vane". Il n'y avait plus de trace de son admission, de ses notes, de ses fautes. L'acide avait fait son œuvre, mais c'était l'oblivion qui avait parachevé la transmutation. Thorne sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa tempe, traçant un sillon brillant sur sa peau parcheminée. Il éprouvait une extase terrifiante, celle du sculpteur qui, à force

de retirer de la matière, a fini par sculpter le vide lui-même.

Éloïse franchit le seuil. Elle n'ouvrit pas la porte ; elle passa au travers des interstices, glissant entre les molécules d'air et de fer. Le vent des Alpes l'accueillit, mais il ne fit pas voleter ses cheveux. Ses cheveux n'avaient plus de substance pour attraper le vent. Elle marcha sur la neige fraîche. Derrière elle, la surface blanche demeurait immaculée. Pas une empreinte. Pas un tassement. Elle était une ombre projetée sur un monde qui ne possédait plus de source de lumière capable de la définir.

Elle se retourna une dernière fois vers Saint-Jude. L'imposante bâtisse de pierre noire ressemblait à une dent cariée plantée dans la mâchoire de la montagne. Des fenêtres, aucune lumière ne filtrait, seulement le reflet terne d'un ciel de plomb. Elle chercha un nom dans sa tête. Un prénom. Quelque chose pour ancrer ses pieds dans la terre. *É...* La lettre se brisa comme une branche morte. *V...* Un simple souffle. Elle réalisa qu'elle ne possédait plus la clé de sa propre mémoire. Le coffre était vide. Thorne avait gardé la serrure et jeté le contenu dans l'acide.

Elle n'était plus une étudiante. Elle n'était plus une boursière. Elle était l'arme parfaite que Thorne avait rêvé de forger : une absence capable de se glisser dans les plis du monde, de hanter les chambres closes et les consciences chargées sans jamais laisser de trace de son passage. Elle était le spectre souverain, la némesis de l'existence.

Dans le bureau, Thorne prit une éponge imbibée d'une solution alcaline pour stopper l'érosion du papier. Ses doigts tremblaient légèrement. Le tic de sa mâchoire s'était arrêté, laissant place à une raideur de marbre. Il ferma le registre. Le bruit du cuir se rabattant sonna comme un coup de feu dans la pièce étouffante. Il se leva, ses articulations craquant avec un bruit de bois sec qu'on brise. Il se dirigea vers la fenêtre, là où la mouche morte reposait.

Il regarda vers la pente enneigée. Il ne vit rien. C'était la preuve de sa réussite. S'il avait aperçu une silhouette, un mouvement, un point noir sur le blanc infini, il aurait

échoué. Mais le paysage était désert, d'une pureté effrayante. La solitude de Saint-Jude était désormais totale.

Un frisson, le premier depuis des décennies, remonta le long de sa colonne vertébrale. Il réalisa, avec une lenteur atroce, que si elle était devenue l'absence parfaite, il n'y avait plus personne pour témoigner de son propre génie. Il était le créateur d'un néant qui l'avait déjà oublié. Il porta sa main à son visage et sentit, avec une horreur glacée, que le grain de sa peau sous ses doigts semblait moins réel, moins solide.

Dehors, Éloïse s'enfonçait dans la forêt de sapins noirs. Les branches ne s'écartaient pas sur son passage ; elles l'ignoraient. L'odeur de la résine et du froid n'atteignait plus ses sens. Elle était devenue une idée, une rumeur portée par le blizzard, une tache d'ombre qui se déplaçait sans corps. Elle n'avait plus de destination, car le temps lui-même s'était arrêté de couler pour elle. Elle était la fin de l'histoire, la dernière page arrachée, le silence qui hurle après que la dernière note s'est éteinte.

À Saint-Jude, la tache d'encre sur le registre continua de s'étendre, invisible sous la couverture fermée, dévorant lentement les noms des autres, les dates, les lieux, jusqu'à ce que le livre ne soit plus qu'un bloc de ténèbres compactes, un poids mort au cœur d'un monde qui apprenait, enfin, à disparaître.

FIN

Merci d'avoir lu "Apprenez à Disparaître"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)